

Le mystère du Mal dans deux romans de Bernanos :

Bernanos, poète du Vendredi saint

<u>Pourquoi ce sujet ?</u>	<u>3</u>
<u>Quelques rappels d'histoire littéraire</u>	<u>3</u>
<u>Une tradition polémique</u>	<u>4</u>
<u>Édouard Drumont</u>	<u>4</u>
<u>Léon Bloy</u>	<u>4</u>
<u>Le refus des valeurs modernes</u>	<u>4</u>
<u>Villiers de l'Isle-Adam</u>	<u>4</u>
<u>Émile Zola</u>	<u>4</u>
<u>Lamennais</u>	<u>5</u>
<u>Le refus de la corruption</u>	<u>5</u>
<u>Anatole France</u>	<u>5</u>
<u>André Gide</u>	<u>5</u>
<u>Une tradition romantique ou idéaliste</u>	<u>5</u>
<u>Baudelaire</u>	<u>5</u>
<u>Rimbaud</u>	<u>5</u>
<u>Lautréamont</u>	<u>5</u>
<u>Barbey d'Aurevilly</u>	<u>5</u>
<u>Huysmans</u>	<u>5</u>
<u>Une tradition mystique</u>	<u>6</u>
<u>La Bible</u>	<u>6</u>
<u>Saint Jean de la Croix</u>	<u>6</u>
<u>Sainte Thérèse de Lisieux</u>	<u>6</u>
<u>Jean-Marie Vianney</u>	<u>6</u>
<u>Ernest Hello</u>	<u>6</u>
<u>L'expérience de la guerre</u>	<u>6</u>
<u>Le monde du Mal</u>	<u>6</u>
<u>Différences</u>	<u>6</u>
<u>Sous le Soleil de Satan</u>	<u>6</u>
<u>Rappel de la trame du roman : Un récit éclaté en trois parties</u>	<u>7</u>
<u>Signification possible du titre</u>	<u>9</u>
<u>Le péché originel</u>	<u>10</u>
<u>L'inversion des valeurs</u>	<u>10</u>
<u>Satan</u>	<u>10</u>

Le poète du Vendredi Saint.....	11
Monsieur Ouine.....	13
Rappel de la trame du roman.....	13
Le péché omniprésent, les sept péchés capitaux.....	15
La paresse.....	15
L'orgueil.....	15
La gourmandise.....	16
La luxure.....	16
L'avarice.....	16
La colère.....	17
L'envie.....	17
L'Antéchrist anonyme.....	18
Continuité.....	18
Les structures de péché.....	19
Les hommes inconsistants.....	19
Réalisme, scientisme, matérialisme, optimisme.....	20
Le psychologisme critiqué chez les médecins et dans l'Église moderne.....	20
Le conformisme gris.....	21
La révolte de la jeunesse.....	21
La faillite des élites.....	22
La noblesse dévoyée.....	22
Les médecins bornés.....	22
Le prêtre infidèle par immersion dans l'esprit du temps ou par défaitisme.....	22
Les intellectuels trompeurs et irresponsables.....	23
Saint-Marin.....	23
M. Ouine : La sagesse frelatée et la curiosité maligne.....	23
Les signes de l'infestation infernale.....	26
La montée inexorable des eaux.....	26
Un monde de boue.....	26
Les marques de l'enfer : Illusion et curiosité.....	27
Confusion et désordre.....	28
Les conséquences du péché : solitude et désespoir.....	28
Dans ce monde délétère existe-t-il un salut possible ?.....	29
La communion des saints.....	29
La sainteté.....	30
Le combat de l'esprit d'enfance.....	31

Pourquoi ce sujet ?

Bernanos est un écrivain qui ne peut laisser indifférent. Il a été en son temps encensé ou honni. Son statut de romancier à « soutanes » ou de journaliste pamphlétaire, son catholicisme intransigeant, dérangeant, exigeant ont beaucoup indisposé. Ses prises de position politiques, ses engagements ont fait jeter sur lui l'anathème. Bernanos a pris tous les risques de la fidélité. S'il a pu se tromper parfois, on ne peut mettre en cause sa sincérité. À la fureur des polémiques a peu à peu succédé un certain silence de l'oubli, du moins auprès du grand public.

L'année dernière, nous avons célébré le soixantième anniversaire de sa mort, *Sous le Soleil de Satan* a été inscrit au programme de l'agrégation de Lettres. Seraient-ce les premiers signes d'un retour en grâce ? Bernanos reste un auteur difficile par ses sujets comme par son style. Est-il un auteur à réserver aux seuls chrétiens ? Que peut apporter la lecture de ses romans à un lecteur du XXI^e siècle ?

Il apparaît que son inquiétude spirituelle dans la lignée de Pascal, sa réflexion métaphysique sur l'origine des cataclysmes majeurs qui ont mis en péril la civilisation européenne comme ses fondements judéo-chrétiens sont plus que jamais dignes d'intérêt. Cette méditation sur le Mal est riche d'enseignements pour l'esprit bien disposé et plus encore pour le chrétien dont le regard porté par la Foi ne saurait s'arrêter à la simple existence terrestre.

Bernanos nous livre des intuitions fulgurantes de romancier sur ce mystère du Mal qui n'en finit pas de heurter nos cœurs et nos intelligences. Pour mieux comprendre ce scandale du Mal qui parcourt toute l'œuvre de Bernanos, j'ai choisi son premier roman, *Sous le Soleil de Satan*, et son dernier, l'énigmatique *Monsieur Ouine*. En quelque sorte l'alpha et l'oméga d'un cri d'effroi, d'incompréhension, de souffrance, d'un brûlant désir de salut mûris au cours de la méditation de toute une vie.

Nous aurons d'abord besoin de replacer Bernanos dans l'histoire littéraire française, puis d'examiner comment il a peu à peu constitué son corpus personnel.

Quelques rappels d'histoire littéraire

Bernanos est l'aboutissement provisoire d'un long affrontement entre deux courants de pensée, entre deux attitudes à l'égard de la condition humaine depuis deux siècles. Si l'on simplifie, on pourrait percevoir dans nos Lettres, un courant spiritualiste et idéaliste et un autre rationaliste et scientiste, ce que l'on pourrait résumer dans cet aphorisme humoristique tiré d'*Orthodoxie* de Gilbert Chesterton : « Un optimiste est un homme qui regarde vos yeux ; un pessimiste, un homme qui regarde vos pieds. »

Le siècle des Lumières a glorifié la raison, les sciences, il s'est orienté vers un matérialisme athée. A la fin du XVIII^e siècle en réaction à ce rationalisme desséchant, on voit poindre un courant sensible et religieux qui privilégie les sentiments.

Le XIX^e siècle s'ouvre sur le romantisme secrètement habité par une insatisfaction profonde qui s'exprime d'abord dans « le vague des passions », puis le « mal du siècle », avant d'évoluer vers le spleen baudelairien et toutes les angoisses existentielles symbolistes ou décadentes « fin de siècle ».

En réaction contre les excès du romantisme et dans la continuité d'une approche plutôt matérialiste et opposée à tout idéalisme, se développe le courant réaliste, puis naturaliste. Vers la fin du siècle, ce courant qui dominait la vie littéraire française depuis 1850 s'essouffle. En 1887, la publication de *La Terre* de Zola déclenche une salve de reproches si bien que le grand critique

littéraire de l'époque, Ferdinand Brunetière, proclame la « banqueroute du naturalisme », en raison de la « faillite de la science ». Le progrès continu attendu du savoir, chanté notamment par le messianisme hugolien, a fait long feu. L'homme reste avec ses questions et ses inquiétudes face à un monde imparfait.

Tentant d'échapper à cette prison terrestre, surgissent des météores : Baudelaire, Rimbaud et ses délires de voyant, Mallarmé et sa langue hermétique. Le mouvement symboliste, né vers 1880, montre très vite ses limites car il se cantonne dans les discussions et les théories alors que les chefs-d'œuvre ont déjà été produits. Le symbolisme s'enfonce ensuite dans le décadentisme et son expression artificieuse.

En 1889, le roman de Paul Bourget, *Le Disciple*, dénonce les dangers que court la morale à cause du développement de la mentalité scientifique qui veut s'étendre à toutes les sphères de la vie humaine mais ne se soucie pas des notions de Bien et de Mal. Paul Bourget ne voit d'autre perspective de salut qu'un retour au catholicisme.

Depuis 1890, s'est installée la prospérité bourgeoise de la « Belle Époque » et son intense vie culturelle si bien décrite dans *La Recherche du temps perdu* de Proust, avant que ne survienne le grand effondrement du Premier conflit mondial qui prend pour beaucoup l'allure du Mal absolu et de la fin cataclysmique d'une civilisation.

C'est dans ce contexte que Bernanos va construire sa vision du Mal au confluent de plusieurs traditions.

Une tradition polémique

Édouard Drumont

Édouard Drumont est un journaliste et écrivain catholique, antisémite et nationaliste français qui s'est fait connaître surtout par ses positions anti-dreyfusardes. Georges Bernanos lui doit une grande partie de ses idées politiques de départ (son monarchisme, son engagement parmi les Camelots du roi et en faveur de l'Action française). Le plus important reste quand même que c'est Drumont qui l'ouvre à Léon Bloy.

Léon Bloy

Léon Bloy, écrivain catholique passablement oublié aujourd'hui mais à tort, a glorifié les humbles et les pauvres. Il se caractérise par sa haine de la médiocrité bourgeoise et son refus du matérialisme. Bernanos a puisé chez lui ce catholicisme ardent et irrespectueux des valeurs modernes ainsi que ce style âpre issu des invectives.

Le refus des valeurs modernes

Bernanos a puisé également cette critique des valeurs modernes dans l'œuvre de **Villiers de l'Isle-Adam**. Il l'a nourrie aussi dans la contestation des œuvres de Zola et de Lamennais.

Villiers de l'Isle-Adam

L'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam est une victoire du rêve sur la réalité en attaquant les croyances matérialistes modernes, en exaltant le monde des réalités spirituelles.

Émile Zola

Bernanos a refusé également le naturalisme scientiste, complaisant et horizontal. Cette critique de **Zola** est d'autant plus vive que l'auteur du roman expérimental exalte la masse, nie l'héroïsme individuel et la responsabilité personnelle au nom du principe de l'hérédité.

Lamennais

Ce prêtre et philosophe chrétien de la première moitié du XIX^e siècle passe pour le précurseur du catholicisme libéral et social, ainsi que de la démocratie chrétienne. Il est condamné par l'encyclique *Singulari nos*. Bernanos lui a reproché d'avoir dénaturé le message évangélique en évacuant la composante spirituelle au profit de tendances socialistes et démocratiques.

Le refus de la corruption

Bernanos s'est particulièrement attaqué à certains écrivains en raison de leur laxisme moral et de leur complaisance à l'égard de la débauche.

Anatole France

France s'inscrit dans le rationalisme ironique voltairien et se méfie avant tout de la religion et du fanatisme. Bernanos dénonce cette pensée ondoyante, maîtresse d'erreurs.

André Gide

André Gide est une autre cible de Bernanos qui refuse l'hédonisme de l'auteur des *Nourritures terrestres*, son homosexualité et sa pédophilie déclarées qui ont fait scandale.

Une tradition romantique ou idéaliste

Bernanos a de même élaboré en partie sa conception du Mal dans une tradition romantique de révolte contre l'ordre social ou les conformismes bourgeois. Tous ces écrivains qui s'inspirent de la séduction luciférienne du « plus beau des anges » ont pu être lus au cours des études universitaires de Lettres menées par Bernanos à partir de 1906.

Baudelaire

Baudelaire, dans ses *Fleurs du Mal*, a tenté d'« extraire la beauté du Mal ». Écrasé par l'Ennui métaphysique, le poète est conduit à se ranger sous la bannière de Satan.

Rimbaud

Rimbaud séduit et rebute tout à la fois par sa mystique dévoyée et son « encrapulement » qui le conduiront à *Une Saison en enfer*. Mais en même temps, Rimbaud est habité par une radicalité qui le pousse à vouloir « changer la vie ». Très vite, il comprend que c'est en chacun d'opérer une révolution morale même à rebours : mieux vaut l'encanaillement qu'une tiédeur à vomir. Les personnages bernanosiens de Mouchette ou de Steeny ont hérité de cette soif d'absolu et de cet entêtement d'ailleurs présents chez le jeune Bernanos.

Lautréamont

Maldoror revendique ses crimes avec une lucidité effroyable et la volonté délibérée d'incarner le Mal absolu.

Barbey d'Aurevilly

Catholique et monarchiste, il manifeste sa constante horreur du conformisme social. Dans ses œuvres, il se plaît également à provoquer par l'évocation du surnaturel. Dans les *Diaboliques*, il convoque invisiblement Satan pour donner une leçon morale en dénonçant l'horreur du Mal, mais il trahit en même temps une fascination ambiguë et baroque pour le maître des ténèbres.

Huysmans

Cet auteur est un transfuge du naturalisme qui a gagné le camp de l'idéalisme le plus pur. Curieusement, c'est après avoir goûté à l'occultisme, à la sorcellerie et à la magie noire dont il a

retranscrit l'expérience dans *Là-bas* qu'il se convertit au catholicisme. À sa manière lui aussi il a fini par servir le surnaturel contre le matérialisme ambiant.

Une tradition mystique

Cet exposé rapide des sources possibles de l'effroi bernanosien devant l'omnipotence du Mal doit faire une place particulière à la tradition mystique.

La Bible

Bernanos a pratiqué assidûment la *Bible*, notamment la *Genèse* et l'*Apocalypse*.

Saint Jean de la Croix

Bernanos a beaucoup médité le mystique espagnol du XVI^e siècle, Saint Jean de la Croix. Il y a puisé sa radicalité du combat spirituel : l'essentiel est invisible aux yeux de chair.

Sainte Thérèse de Lisieux

Sainte Thérèse de Lisieux a inlassablement été relue en compagnie de Georges Simenon pendant l'exil brésilien de Bernanos. Thérèse de Lisieux incarne l'esprit d'enfance aux prises avec la vieillesse du monde, le combat spirituel sans merci avec le Mal.

Jean-Marie Vianney

Bien sûr, il ne faudrait pas oublier la vie de Jean-Marie Vianney, le saint curé d'Ars, prototype de l'abbé Donissan dans *Sous le Soleil de Satan*, lui aussi un enfant chevaleresque dans le combat sans merci contre le démon.

Ernest Hello

Nous terminerons cette liste par **Ernest Hello**, écrivain et critique littéraire français, apologiste chrétien lu au cours des années de collège. Sa pensée irrigue en partie le *Journal d'un curé de campagne*.

L'expérience de la guerre

Bernanos a conforté tous ces courants par son expérience du premier conflit mondial, puis par les dérives qui ont préparé le second, notamment le spectacle de la guerre civile espagnole qu'il a retranscrit dans *Les Grands cimetières sous la lune*.

Le monde du Mal

Il est temps désormais d'examiner en détail ce monde dévasté par le Mal.

Différences

Sous le Soleil de Satan

Dans ce roman par lequel il s'est fait connaître du grand public, Bernanos a voulu « une plainte horrible du péché, sans amertume ni solennité, mais grave, mais orthodoxe et d'une inapaisable véracité¹ ». On peut dire que ce récit est une évocation du **Vendredi saint**.

¹ Reprise d'une phrase de Léon Bloy qui figure dans la fiche d'auteur déposée chez Plon, pour définir le but de son roman.

Rappel de la trame du roman : Un récit éclaté en trois parties...

Le roman commence par un prologue intitulé « Histoire de Mouchette ». Il se poursuit par une première partie, « La tentation du désespoir », pour s'achever sur une seconde partie, « Le saint de Lumbres ».

Le *Soleil de Satan* commence par une heure crépusculaire envoûtante, mais déjà « empoisonnée ». Comme dans *Hamlet*, « il y a quelque chose de pourri », de vénéneux, derrière les apparences ordinaires et bourgeoises de cet Artois bernanosien. Mouchette va être le révélateur du mal médiocre qui habite le cœur de cette société conformiste.

L'histoire se déroule dans le Boulonnais, au village de Campagne, tous lieux inventés par le romancier dans cette terre du Nord qui accueillit son enfance. Elle a lieu dans les débuts de la III^e République, vers les années 1880.

Germaine Malorthy, à seize ans, s'est donnée par bravade au marquis de Cadignan. Elle est tombée enceinte. Après une tentative d'explication en famille, Mouchette menacée par son père s'enfuit de chez elle et va se réfugier chez son amant en pleine nuit. Le marquis, inquiet pour sa réputation, cherche à renvoyer la jeune fille. Mouchette est profondément déçue par la lâcheté de son héros. Elle qui avait imaginé quitter pour toujours la prison familiale se voit condamnée à y reprendre une existence terne et soumise. Au cours de la dispute qui s'ensuit, elle provoque le marquis. Enfermée par mégarde, ivre de mensonge, puis de terreur et de colère, elle tue à bout portant le hobereau au moyen d'une de ses armes de chasse. Pour éviter d'être accusée du meurtre, elle réintègre le milieu familial haï, mais souffre très vite d'un ennui incurable.

Dans son défi à la société, elle décide alors de séduire le libidineux médecin Gallet. Après avoir cherché le piment des imprudences pour jouir de la peur de son nouvel amant, elle vient le provoquer, nue sous son manteau, en lui avouant qu'elle est enceinte, puis en lui distillant sa haine et son mépris. Le médecin, par peur, refuse d'abord d'aider Germaine dans l'avortement qu'elle envisage. Mouchette, désireuse de lier un peu plus son amant, lui avoue son meurtre. Épuisée nerveusement, Mouchette est terrassée par une crise d'hystérie. Elle est conduite dans une maison de santé où elle accouche d'un enfant mort-né. Ainsi les apparences sont-elles sauvées pour cette bourgeoisie éprise d'honorabilité à tout prix.

Après ce prologue, la 1^{re} partie rapporte les débuts du ministère sacerdotal de l'abbé Donissan : elle retrace sa vocation particulière, son élection effroyable à la promiscuité de Satan. Elle se déroule en concomitance avec le prologue. Bernanos a choisi quatre épisodes marquants tous intimement liés par une causalité providentielle : L'entretien entre le vicaire et son curé, le refus de la paix et sa folie destructrice, la rencontre de Satan, le combat spirituel pour libérer Mouchette.

Donissan est une force de la nature à peine dégrossie. Il déborde d'énergie qu'il retourne contre lui par des macérations destinées à faire céder des pensées mauvaises et une volonté qu'il juge défaillante. Ces mauvais traitements l'ont épuisé au point qu'il perd connaissance au cours de l'entretien qu'il a sollicité de son supérieur. Le curé de Campagne débordant d'admiration pour la force de son vicaire et d'une affection pour lui longtemps dissimulée, lui révèle que sa vocation est d'atteindre à la sainteté, le « soleil de Dieu »². Le vicaire à l'âme inquiète, ayant regardé la croix, s'en remet dans une « soumission aveugle » à la décision inspirée de son supérieur. Pourtant l'abbé Donissan n'en a pas fini avec ses troubles de conscience.

Le soir de la terrible révélation, Donissan n'a vu que son indignité et son infidélité aux appels divins. Tout à coup, au petit matin, après cette agonie, il ressent une « joie furtive », mais le démon a subverti les pensées de l'abbé. Prenant cette joie pour de l'orgueil, le prêtre veut l'extirper. Satan conduit ainsi à substituer à la plénitude divine qu'il fait prendre pour une illusion,

² Et donc le contraire du « soleil de Satan ».

le désespoir de son propre néant. Donissan, jouet de la ruse abominable, abandonne alors toute espérance. S'ensuit une flagellation haineuse jusqu'au bout de l'épuisement, aux limites de la syncope. C'est une folie autodestructrice, un délire finalement orgueilleux. Donissan, déçu, est au bord du blasphème et du péché contre l'Esprit, il rejette la joie, la vraie joie, celle qui est le signe de la présence divine au cœur de l'homme. Satan est pour Bernanos celui qui se glisse de manière invisible entre l'homme et Dieu pour les séparer, celui qui corrompt la joie et l'espérance de l'homme.

Donissan est envoyé par son curé pour apporter son aide dans une paroisse éloignée. Voyageant au crépuscule, il s'égaré en des lieux qu'il connaît pourtant : c'est le moment de la rencontre avec Satan qui a pris les apparences d'un maquignon. L'affrontement est terrible et révoltant.

Remis dans le droit chemin par un humble carrier rencontré juste après le terrible face à face, Donissan, alors qu'il l'ignore encore, est désormais prêt à rencontrer Mouchette et à combattre l'Esprit des ténèbres dans une âme possédée par « la douleur sans espérance ».

Donissan met Mouchette sur la voie libératrice de l'aveu. L'enjeu de cette lutte entre la haine et la pitié est le salut de Mouchette.

Alors que l'abbé Donissan confie à son supérieur les événements de la nuit passée, et rompt ainsi le charme maléfique du secret et de la solitude, est annoncé le geste désespéré de Mouchette qui vient de se trancher la gorge au moyen du rasoir paternel. Le jeune prêtre se sentant responsable de cette âme qui lui a été confiée se rend chez les Malhorty. A la demande de la jeune fille qui veut mourir au pied de l'autel, il brave l'opinion publique et transporte la mourante dans l'église. Le résultat ne se fait pas attendre : l'abbé est soigné dans un établissement psychiatrique, puis envoyé dans un monastère pour cinq ans. Le curé est blâmé. La deuxième partie va d'ailleurs désavouer l'institution ecclésiale. Ce prêtre qu'elle a nommé dans le plus modeste des hameaux afin qu'il soit oublié des hommes va attirer les foules par sa réputation de sainteté.

La 2^e partie trace le portrait de ce prêtre âgé perdu dans sa méditation nocturne, attendant le lever du jour et de son soleil de justice. Il est encore soumis à la lassitude, au dégoût, à l'effroi devant cette marée ténébreuse du péché d'autant plus menaçante que le monde rationaliste de l'Évolution ne croit pas à Satan et à sa malignité homicide. Donissan vit l'échec de sa mission. Son cœur est vide d'espérance, mais rempli malgré lui de la présence immonde. C'est un vaincu qui rêve de se retirer à l'ombre d'un cloître. Son adversaire le tenaille à nouveau avec le doute, l'échec apparent et le désespoir jusqu'à rendre son cœur sec. Il veut mourir, il a capitulé sous la tentation.

Au petit matin, il est tiré de son abattement par un riche propriétaire d'une paroisse voisine. Le paysan est venu demander l'aide du « saint » pour visiter son fils unique qui se meurt d'une méningite. C'est que, pour beaucoup, ce vieux prêtre angoissé, doutant de lui, est devenu un saint, un dispensateur des grâces divines dans le sacrement du confessionnal où sa voix douce et forte à la fois, suppliante et impérieuse, met les âmes à nu, convertit les cœurs et donne la paix. Cette fois, on attend de lui un miracle. Il est à nouveau en cette période d'extrême faiblesse l'objet de la tentation de son irréductible Ennemi. Après quarante années de labeur stérile et fastidieux, il voit miroiter une action d'éclat contre les puissances du Mal, l'occasion d'aller au bout de l'immense pitié qu'il éprouve pour la malheureuse mère.

Mais Donissan n'a pas demandé le miracle par amour, seulement par colère. Le miracle n'a pas lieu et le pauvre prêtre doit s'enfuir honteux, sous le rire sardonique de Satan et l'accès de démence de la mère déçue.

Donissan regagne son église démolie par l'épreuve. Après avoir tenté en vain de mettre par écrit le récit de sa faute, il repart à son ministère du confessionnal où une crise cardiaque le met à l'agonie tandis que se déverse sur lui la boue des pécheurs.

L'humble prêtre sera découvert mort, tétanisé dans son confessionnal.

Signification possible du titre

Ce roman nous présente donc une approche naturaliste corrigée par une vision mystique comme dans les mystères médiévaux qui mélangeaient réalisme et surnaturel pour l'édification du peuple.

Comme toujours, la justification du titre et de ses horizons programmatiques est d'une grande utilité.

Le titre de l'ouvrage ne peut manquer de surprendre. Il présente un caractère antithétique, voire ironique, marqué. En effet, dans la tradition biblique, Satan appartient au domaine de l'ombre.

Ce soleil doit d'abord signifier un monde qui est apparemment livré au Mal. Choisir comme titre « le soleil de Satan », c'est affirmer que la lumière divine s'est faite discrète au point de ne continuer à luire que dans le for intérieur de certaines consciences. La Vérité ne s'impose plus au contraire de l'Erreur qui brille de mille feux séducteurs.

Une autre explication peut être trouvée dans l'infinie patience de Dieu qui laisse du temps aux hommes pour parfaire leur vie « car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes. » Matthieu 5:45. Dans cette hypothèse, Satan aurait profité de l'apparente absence de Dieu pour asseoir temporairement son règne sur le monde. Ce soleil manifesterait ainsi le « mystère d'iniquité » auquel fait allusion la *II^e lettre de Paul aux Thessaloniens* et qui est un thème parcourant toute l'*Apocalypse* : Il faut que le mal épuise toute sa capacité de nuisance avant d'être vaincu.

Une autre tentative d'explication nous conduit vers les signes apocalyptiques de la fin des temps : « Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang à l'avènement du jour du Seigneur, grandiose et redoutable. » Joël 2:31 (3-4) Ces versets sont repris mot pour mot dans les *Actes des apôtres* en 2:20. Quant à l'*Apocalypse*, en 6:12, elle révèle les mêmes signes à l'ouverture du sixième sceau : « il se fit un violent tremblement de terre. Le soleil devint noir comme une étoffe de crin, et la lune entière comme du sang. » Bernanos peut avoir voulu nous faire comprendre que notre monde approchait de son jugement dans ce rayonnement insolite et provocateur de Lucifer dont l'étymologie signifie porteur de lumière.

Ce dernier point nous amène à considérer un autre sens probable : le soleil de Satan ne serait rien d'autre que la **lumière aveuglante** de l'erreur. Le monde de Satan est fondamentalement celui de l'illusion, des promesses fallacieuses³. A la suite de Baudelaire, Bernanos sait bien que « La plus grande ruse du démon, c'est de nous faire croire qu'il n'existe pas ». Bernanos s'est toujours inquiété de l'aveuglement de ses contemporains qui, au nom du matérialisme ou tout simplement de l'indifférence, ne voient plus le mal ou se laissent glisser vers les facilités irresponsables.

D'ailleurs, dans le premier chapitre du « Saint de Lumbres », Bernanos nous donne sa propre orientation : « Et ce n'est pas non plus cette image, ni aucune autre, qui troublera les sens du vieux solitaire, mais, dans son cœur candide et têtu, l'autre concupiscence s'éveille, ce **délire de la connaissance** qui perdit la mère des hommes, droite et pensive, au seuil du Bien et du Mal. **Connaître pour détruire, et renouveler dans la destruction sa connaissance et son désir – ô soleil de Satan ! – désir du néant recherché pour lui-même, abominable effusion du**

³ « Vous serez comme des dieux » susurre le tentateur dans la *Genèse* en 3:5.

cœur ! » La puissante intention bernanosienne se renforce des allitérations sifflantes du titre pour renvoyer sans doute au mythique serpent tentateur des origines !

Le péché originel

Dans ce roman, le Mal a un nom : c'est le péché. Analyser la déchéance de Mouchette comme un simple fait divers serait une tromperie qui avilirait la conscience et le cœur du lecteur. C'est pourquoi Bernanos n'en reste pas au constat superficiel de la fin du prologue. Au naturalisme du début il oppose la vision surnaturelle des deux parties suivantes. Le Mal n'est plus un concept, mais une personne, ce qui a comme conséquence l'examen et la description du caractère de Satan.

Mouchette, fille d'Ève, s'inscrit dans la longue lignée des pécheresses à la suite de l'exclusion du jardin d'Éden. Elle symbolise moins les désordres de la sexualité que l'orgueilleux désir d'une existence inouïe. Elle a voulu prendre un chemin original mais n'a pas su trouver de modèle exaltant. Il faut la rencontre avec l'abbé Donissan, géant mystique, pour qu'elle prenne conscience du péché originel. Elle, qui par un orgueil méconnu, se voulait hors de l'humaine condition, découvre que son défi est seulement la suite d'une longue ascendance de fautes obscures, « mornes secrets, mornes mensonges, mornes radotages du vice, mornes aventures ». Elle a donc été dupée par son maître diabolique. « Partout le péché crevait son enveloppe, laissait voir le mystère de sa génération : des dizaines d'hommes et de femmes liés dans les fibres du même cancer, et les affreux liens se rétractant, pareils aux bras coupés d'un poulpe, jusqu'au noyau du monstre même, la faute initiale, ignorée de tous, dans un cœur d'enfant... »

Le péché originel n'est pas une force obscure qui détruit l'intelligence, mais une solidarité personnelle qui vicie l'âme. En chacun reste, plus ou moins enfouie, une part de volonté pour refuser les illusions diaboliques. L'espoir est ténu, mais l'Amour peut appeler lorsqu'on ne l'attend plus. C'est bien ce qui arrive à Mouchette après qu'elle a commis l'acte désespéré fatal.

L'inversion des valeurs

Le péché, dans sa nudité et sa réalité, consiste à choisir en toute connaissance Satan au lieu de Dieu. C'est d'abord une mystique à l'envers où le vrai pécheur s'est consacré au maître infernal : « Or l'enfer aussi a ses cloîtres. » Mouchette est une sainte à l'envers : « La voilà donc sous nos yeux, cette mystique ingénue, petite servante de Satan, sainte Brigitte du néant. » Le lien qui unit Satan à ses proies est de l'ordre du vœu religieux, une obéissance à l'envers, un don à l'envers. « Si loin qu[e Satan] pousse la ressemblance de Dieu, aucune joie ne saurait procéder de lui, mais, bien supérieure aux voluptés qui n'émeuvent que les entrailles, son chef-d'œuvre est une paix muette, solitaire, glacée, comparable à la délectation du néant. Quand ce don est offert et reçu, l'ange qui nous garde détourne avec stupeur sa face. »

Satan

Examinons de plus près le personnage central de Satan.

Bernanos écrit un roman épique chrétien. Il renouvelle la représentation de Satan, personnage clé du fantastique gothique. Il lui enlève ses oripeaux romantiques⁴ de prince noir pour le transformer en Ennemi absolu du genre humain.

Comme chez Dostoïevski, Satan devient celui qui pervertit de manière obscène, celui qui **désespère** irrémédiablement et **rit** de ses victimes dupées par sa **ruse homicide**. En effet Satan est celui qui dit « *non serviam* »⁵, celui par qui le péché originel est entré dans le monde, celui qui s'oppose à Dieu incarné pour sauver l'humanité. Lui, l'orgueilleux esprit de lumière, refuse d'obéir à la personne divine qui s'est abaissée dans une nature humaine lors de la nuit de la Nativité.

⁴ « Le port et le style épiques » : de fait Satan s'exprime de manière insinuante, vulgaire, haineuse. Il susurre ou crache la gouaille méprisante du mécréant.

⁵ Je ne servirai pas.

Depuis il saccage la création par ses **illusions** au goût de cendres. Sa **révolte** passe par les hommes qu'il broie et avilit. Les hommes sont devenus les enjeux et les otages de cette lutte effroyable, de cette tentative de ramener la création au néant. Bernanos sait bien que Satan est dans **l'inversion des valeurs** : à l'amour créateur, il oppose la haine destructrice ; à la liberté joyeuse, l'asservissement triste. Seul son immense pouvoir de nuisance sur l'humanité est limité dans son étendue et sa durée. Car dès le début le Réprouvé est vaincu. Mais Bernanos ne peut s'empêcher de pousser un cri d'effroi et de demander violemment des comptes à Dieu devant tant de souffrances. Si le chrétien Bernanos peut méditer devant les tragiques conséquences de la première faute, il reste ivre de colère et de dégoût.

Satan est donc le **séducteur**, le **profanateur**, celui qui refuse la part divine de l'homme-Dieu, le Christ, et qui refuse également cette part divine dans l'homme. Il n'a de cesse de contrarier le projet d'amour divin dans la création et le salut voulu pour elle.

Donissan rencontre face à face un démon incarné, mais toujours derrière les apparences, et toujours de nuit. Décidément, pour Donissan, ce soleil de Satan est ténébreux comme le veut la tradition : en effet le Mal est apparenté à la nuit où il se dissimule, et aux cauchemars qui remontent des profondeurs du subconscient. La magie noire peut opérer, le fantastique peut s'immiscer dans les failles du réel. Il faut le silence, le cercle envoûté qui enferme dans un labyrinthe évident, qui devient le lieu clos de l'arène puis le lit de la promiscuité avec le jovial et ambigu maquignon. En effet Satan a pris l'apparence d'un ami de rencontre. Donissan est conduit ironiquement à se confier, voire à se confesser à cet inconnu pris pour un bon Samaritain. Se déroule alors une succession de plus en plus rapide de séduction hypnotique qui endort la volonté, de persiflages, et de menaces qui découragent. L'abbé est adoué par l'ignoble et sacrilège baiser de Judas. Donissan participe à sa manière à l'agonie du Christ à Gethsémani. Loin de se dérober, il surmonte sa terreur vertigineuse pour affronter l'ennemi et mesurer ses pouvoirs. Donissan a la vision de la défaite de son adversaire, de sa condamnation au supplice éternel, mais en même temps il lui est donné de voir dans son propre dédoublement la puissance démoniaque à l'œuvre dans sa vie. Il résiste aussi à la tentation diabolique de connaître l'avenir et les épreuves qui lui sont réservées. Seuls lui appartiennent le présent et la liberté de dire non à « une **curiosité** surnaturelle ». Il n'échappe pas tout à fait à ce désir impur de prendre pouvoir sur l'Ennemi, retombant encore quelque temps sous sa coupe pour entendre de l'ignoble bouche son don de lire dans les âmes.

Satan est le maître de **Pillusion** trompeuse, celui qui fait miroiter la liberté absolue et le bonheur alors qu'il ne conduit qu'à l'asservissement et au néant.

Satan dispose de la capacité à se faire passer pour Dieu si bien que le juste lui-même est soumis à son pouvoir. Bernanos le débusque partout. Satan s'attaque à Dieu au travers des hommes et particulièrement des saints. Le lecteur découvre la présence démoniaque jusque dans les aspirations sincères de l'âme vers son créateur. Il faut toute la perspicacité de l'abbé Menou-Segrais, son expérience de directeur spirituel, pour discerner la ruse satanique dans l'effroyable épreuve que vient de traverser son vicaire : « L'entreprise a été irréprochablement conçue et réalisée de point en point. Le démon ne trompe pas autrement ceux qui vous ressemblent. S'il ne savait abuser des dons de Dieu, il ne serait rien de plus qu'un cri de haine dans l'abîme, auquel aucun écho ne répondrait... »

Le poète du Vendredi Saint

Ce roman contient des images insoutenables du Mal :

- mort d'un enfant
- blasphème d'un saint

- assassinat d'un homme par une jeune fille
- volonté d'avortement
- suicide après la rencontre d'un prêtre.

Bernanos ne s'inscrit pas dans la romantique séduction de l'ange de lumière déchu. Satan n'est pas non plus cet être ténébreux, étalant ses excès d'horreur, ses souillures répugnantes comme dans le roman gothique. Satan est agissant dans le secret des âmes, cherchant à pervertir l'œuvre de Dieu. Il se cache dans les réalités ordinaires. Il apparaît **comme en creux** : là où Dieu donne les certitudes dans la foi, Satan est maître d'illusion dans une connaissance superficielle ou dévoyée. Si Dieu est amour de sa créature, Satan se signale dans son mépris. Là où Dieu se trouve dans l'espérance, Satan ne produit que le froid désespoir. Le soleil de Satan n'éclaire ni ne réchauffe. *Sous le Soleil de Satan* nous restitue ce soir de la Passion où le Christ mort laisse apparemment toute la place au mal victorieux.

La vocation de Donissan est d'être soumis plus que tout autre aux œuvres de séduction sataniques, de faire l'expérience du Mal dans un dénuement et un abandon quasi complets comme le Christ dans sa Passion, particulièrement au soir du Vendredi Saint sur la croix⁶. « La part qu'il a choisie ne lui sera pas disputée. Nul autre audacieux n'a fait avant lui ce pacte avec les ténèbres. [...] On se refuserait sans doute à croire qu'un homme ait commis délibérément, avec une entière bonne foi, comme une chose simple et commune, une sorte de suicide moral dont la cruauté raisonnée, raffinée, secrète, donne le frisson. » La tragédie de ce personnage est d'éprouver jusqu'à quel point le Bien prend les apparences du Mal, combien **le Mal devient l'illusion du Bien**. « O vous, qui ne connûtes jamais du monde que des couleurs et des sons sans substance, cœurs sensibles, bouches lyriques où l'âpre vérité fondrait comme une praline — petits cœurs, petites bouches — ceci n'est point pour vous. Vos diableries sont à la mesure de vos nerfs fragiles, de vos précieuses cervelles, et le Satan de votre étrange rituaire n'est que votre propre image déformée, car le dévot de l'univers charnel est à soi-même Satan. Le monstre vous regarde en riant, mais il n'a pas mis sur vous sa serre. Il n'est pas dans vos livres radoteurs, et non plus dans vos blasphèmes ni vos ridicules malédictions. Il n'est pas dans vos regards avides, dans vos mains perfides, dans vos oreilles pleines de vent. C'est en vain que vous le cherchez dans la chair plus secrète que votre misérable désir traverse sans s'assouvir, et la bouche que vous mordez ne rend qu'un sang fade et pâli... Mais il est cependant... Il est dans l'oraison du Solitaire, dans son jeûne et sa pénitence, au creux de la plus profonde extase, et dans le silence du cœur. Il empoisonne l'eau lustrale, il brûle dans la cire consacrée, respire dans l'haleine des vierges, déchire avec la haine et la discipline, corrompt toute voie. On l'a vu mentir sur les lèvres entrouvertes pour dispenser la parole de vérité, poursuivre le juste, au milieu du tonnerre et des éclairs du ravissement béatifique, jusque dans les bras mêmes de Dieu... Pourquoi disputerait-il tant d'hommes à la terre sur laquelle ils rampent comme des bêtes, en attendant qu'elle les recouvre demain ? Ce troupeau obscur va tout seul à sa destinée... Sa haine s'est réservé les saints. »

Bernanos regarde effaré ce monde dévasté où Satan règne en maître, où l'impur est inextricablement lié à la pureté du juste. Même le Fils de Dieu lui est un moment livré. « Car il est dur de rester debout au pied de la Croix, mais plus dur encore de la regarder fixement... Quel spectacle, mon ami, que celui de l'innocence à l'agonie ! Mais, après tout, cette mort n'est rien... on pourrait peut-être la donner d'un coup, l'achever, remplir de terre la bouche ineffable, étouffer son cri... Non ! La main qui le serre est plus savante et plus forte ; le regard qui se rassasie de lui n'est pas un regard humain. À la haine effroyable qui couve le juste expirant, tout est donné, tout est livré. La chair divine n'est pas seulement déchirée, elle est forcée, profanée, par un sacrilège

⁶ « Vers trois heures, Jésus s'écria d'une voix forte: "Eli, Eli, lema sabaqthani," c'est-à-dire Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Matthieu 27:46

absolu, jusque dans la majesté de l'agonie... La dérision de Satan, mon ami ! Le rire, l'incompréhensible joie de Satan !...

...Pour un tel spectacle, dit-il après un silence, notre boue est encore trop pure... »

Bernanos a l'intuition qu'au soir de la Passion, le Christ a pris sur lui le péché du monde, qu'il s'est fait péché pour expier les fautes de l'humanité. Celui qui veut donc le suivre, le prêtre en particulier, doit vivre la même profanation de sa part sacrée, subir la même insolente et dégradante victoire du Mal au plus profond de son être. « Prenez bien garde, Sabiroux, que le monde n'est pas une mécanique bien montée. Entre Satan et Lui, Dieu nous jette, comme son dernier rempart. C'est à travers nous que depuis des siècles et des siècles la même haine cherche à l'atteindre, c'est dans la pauvre chair humaine que l'ineffable meurtre est consommé. Ah ! Ah ! si haut, si loin que nous enlèvent la prière et l'amour, nous l'emportons avec nous, attaché à nos flancs, l'affreux compagnon, tout éclatant d'un rire immense ! Prions ensemble, Sabiroux, pour que l'épreuve soit courte et la misérable foule humaine épargnée... Misérable foule !... »

Ainsi la vocation du prêtre (et du saint prêtre), selon Bernanos, est d'être associé à l'agonie du Christ, de la perpétuer et de l'actualiser au profit des âmes qui lui ont été confiées.

« Depuis des siècles le peuple humain est mis sous le pressoir, notre sang exprimé à flots afin que la plus petite parcelle de la chair divine soit de l'affreux bourreau l'assouvissement et la risée... »

« Quel prêtre n'a jamais pleuré d'impuissance devant le mystère de la souffrance humaine, d'un Dieu outragé dans l'homme, son refuge !... »

Monsieur Ouine

Si *Sous le Soleil de Satan* est le roman du péché, *Monsieur Ouine* est celui du Mal dans un monde sécularisé. Si *Sous le Soleil de Satan* est le roman du Vendredi saint, *Monsieur Ouine* paraît celui de l'après Vendredi, du Samedi saint quand un silence funèbre recouvre la terre. C'est une parabole labyrinthique, une vision horizontale par évacuation quasi totale du surnaturel.

Rappel de la trame du roman

Le récit commence dans la maison de Steeny, un jeune adolescent, en butte à la tyrannie équivoque de Miss sa gouvernante et au détachement de sa mère.

Michelle Dorsel a fait de sa douceur un rempart contre la dureté de la vie. Elle a décidé de ne plus souffrir en se réfugiant dans sa villa et en ne donnant plus prise aux assauts du mal. Sa douceur est très proche de l'indifférence égoïste, une capacité étonnante qui considère seulement « sa vie, sa petite vie, sa vie à couvrir, à défendre ! ».

Steeny est en fait le surnom de Philippe qui porte le prénom de son père tôt disparu à la guerre. Ce sobriquet trahit à la fois l'anglomanie de sa mère et surtout sa répulsion pour les hommes dont les passions menacent sa tranquillité. En rebaptisant son fils, elle a implicitement essayé de conjurer les forces contraires et d'éloigner à jamais le souvenir d'un mari encombrant.

Apparaît alors un autre personnage important, Ginette de Néréis, châtelaine de Wambescourt, surnommée « Jambe-de-Laine ». C'est une femme mûre, outrageusement fardée. Elle paraît folle. Elle partage avec la mère de Steeny d'avoir été bannie de la bonne société de Fenouille. Fille d'un pauvre pharmacien, elle a jeté son dévolu sur Anthelme de Néréis, un joyeux vivant transformé en intellectuel artiste au contact de M. Ouine. En effet Anthelme a adopté un parasite, M. Ouine, un ancien professeur de langues vivantes tuberculeux. Depuis Anthelme est tombé malade, « Ginette court les routes derrière sa grande jument normande, on la croirait poursuivie par des spectres. » C'est justement cette Jambe-de-Laine que Steeny a suivie. Il a feint de se croire enlevé par elle, mais en fait il a choisi de rompre avec la solitude de son milieu familial, il est « sorti de l'enfance ».

C'est donc chez Ginette de Néréis que Steeny va faire la connaissance de M. Ouine, tandis qu'Anthelme est entré en agonie dans la puanteur effroyable d'une gangrène diabétique. N'ayant pas vu le temps passer, mais surtout pris dans les filets du professeur, Steeny choisit en fait l'aventure d'une nuit hors de chez lui. Il abuse du madère du professeur jusqu'à entrer en état d'ébriété.

Le jeune valet des Malicorne a été assassiné. Ginette vient à la mairie déposer contre son pensionnaire, M. Ouine.

Alors que Steeny rentre chez lui, il est heurté par l'attelage de Jambe-de-Laine. Un bûcheron qui a tout vu prétend que la châtelaine a délibérément conduit sa voiture sur l'adolescent. La voiture s'est brisée en allant percuter le talus. L'adolescent, après avoir récupéré de cet attentat, dit son fait à la vieille folle blessée, puis accepte de la raccompagner chez elle.

Eugène Demenou, le braconnier, est rentré chez lui, la nuit du meurtre, trempé jusqu'aux os après avoir pataugé plusieurs heures dans la rivière. A la suite d'un témoignage à charge, il est soupçonné par la police d'être le meurtrier du petit vacher.

Revenu chez lui, Steeny affronte Daisy, sa gouvernante anglaise. Dans un état proche de l'ivresse, Philippe ne peut supporter que cette femme s'interpose pour protéger le confort égoïste de sa mère. Le jeune adolescent qui vient de s'émanciper se voit bafoué dans sa nouvelle liberté virile. Il sent que Daisy entretient une relation équivoque avec sa mère. Il sait donc qu'il est un dangereux rival pour elle. Il la défie, la bouscule. Son adversaire, qui joue son va-tout pour garder sa confortable situation, lui révèle que son père n'est pas mort et qu'on l'a retrouvé dans un asile. Elle espère écœurer l'adolescent en lui montrant que sa confiance a été abusée, et ainsi le pousser à s'éloigner du domicile maternel. Possédé par la colère, il tente de l'étrangler.

Le vieux Devandomme rencontre son gendre, mais ne peut aller au bout de sa demande : lui conseiller de laver l'affront en se donnant la mort.

M. Ouine est allé rendre visite au nouveau curé desservant le village. En le plaignant et en le désespérant tour à tour, il cherche à obtenir les lettres anonymes que le prêtre a reçues. Cette clairvoyance et le succès de la démarche en disent long sur le pouvoir occulte du professeur.

Hélène Devandomme a accepté de suivre son mari dans une des huttes où il se repose de ses braconnages. Elle se donne la mort et tue en même temps Eugène.

Le village s'est réuni pour enterrer le petit vacher. Tous espèrent secrètement mettre aussi en terre le mal qui est brutalement apparu au grand jour. Au cours de la cérémonie d'absoute, le prêtre surprend son auditoire en déclarant la paroisse morte, en refusant de bénir le cadavre, symbole du péché collectif du village. Il reproche aux villageois la double mort qui a suivi le meurtre et dont l'origine se situe dans la méchanceté foncière du groupe. Les haines accumulées par les villageois se cristallisent désormais sur le curé. La glissade du prêtre, puis le discours incohérent et pleurnichard du maire font tourner la cérémonie à une joyeuse confusion. L'apparition de Jambe-de-Laine qui excite la foule par des propos et des attitudes inadaptés provoque le transfert de haine rancunière sur la châtelaine. Dans le désordre qui s'ensuit, Ginette est blessée par la jacquerie, puis se laissera mourir à l'hôpital où elle a été conduite.

Pendant une passe d'armes entre le curé et le médecin venus rendre visite au maire, Arsène s'est esquivé en pyjama et en pantoufles malgré le temps froid et pluvieux. Il est allé se réfugier à la cure pour rencontrer le prêtre. Après lui avoir confié la nostalgie désespérée de sa pureté perdue, il s'enfuit et se donne la mort.

La fin du roman rapporte la longue agonie de M. Ouine. Steeny vient tous les jours tenir compagnie à son maître. La méchanceté du village est toujours à l'œuvre même en ce lieu abandonné : La vieille sage-femme, Mme Marchal, qui sert de garde-malade au tuberculeux

hydropique, établit la chronique du village, rapporte au jeune homme tous les ragots qui courent sur le compte du professeur, maintenant que l'approche de sa mort le rend inoffensif.

La fin se produit alors que Steeny s'est enivré avec le porto de son maître. M. Ouine trépassé seul tandis que Steeny cuve son vin. Le jeune homme reprend ses esprits en présence de la sage-femme et du médecin tandis que M. Ouine s'efface progressivement dans les plis de son suaire.

Le péché omniprésent, les sept péchés capitaux

Ce petit monde de Fenouille barbotte dans son mal comme dans un bouillon de culture où vibronnent tous les péchés.

La paresse

Eugène Demenou, le braconnier est un paresseux, non parce qu'il est un fainéant, mais parce qu'il vit selon ses impulsions. Il n'exerce aucune activité reconnue par la société, s'active seulement en cas de besoin, vend ses prises pour se procurer alcool et tabac ou pour se livrer à ses ribotes. Eugène vit en homme qui ne supporte aucune contrainte. C'est un asocial que le groupe a rejeté.

L'orgueil

Ce péché est illustré par le vieux Martial Devandomme. Ce « paysan orgueilleux » se tient à l'écart du village, ne veut rien devoir à personne, cache soigneusement deux hontes secrètes : le déclin de ses forces et surtout le mariage de sa fille avec le « manant » Eugène Demenou. Marqué par son père, joyeux luron débauché, mais soucieux de sa dignité et serviable avec son entourage, il est aisé de comprendre que Martial ne peut supporter l'idée d'avoir un gendre meurtrier. Aussi a-t-il imaginé de le rencontrer pour lui demander de laver l'affront en mettant fin à ses jours. Il entend ainsi assumer la honte faite à son nom et défier le village qu'il méprise, espérant obliger chacun à marquer, lors de ses obsèques, le respect posthume qu'il s'estime dû. L'orgueil est ainsi homicide.

Il va affronter la huée muette du village en se rendant aux obsèques du petit vacher, « L'orgueil entretenu tant d'années au plus secret de son âme, cet orgueil si parfaitement incorporé à sa vie, à sa substance, à la substance de sa vie, qu'il n'eût su peut-être encore lui donner son vrai nom, l'orgueil venait de consommer en lui jusqu'au remords. L'assurance de sa parfaite solitude, de l'espèce de **damnation** où il était tombé, ébranle à cette minute si fortement ses nerfs qu'il essaie gauchement d'exprimer pour lui seul, par quelque image, un sentiment presque inconcevable. Il ressemble à un vieil arbre pourri, plein de sciure, pense-t-il le temps d'un éclair. Puis il hausse les épaules et s'avance hardiment vers son destin. »

Steeny aussi est habité par l'orgueil. Il ne peut supporter que le bûcheron ait pu être témoin de sa peur après avoir été bousculé par l'attelage de Mme de Néréis. De même Ginette « blesse

sauvagement son orgueil » en étant témoin de sa faiblesse dans les instants qui suivent sa chute. C'est ce même orgueil juvénile que va manipuler Daisy pour éloigner Steeny de sa mère.

Même le prêtre s'accuse de l'orgueil solitaire

La gourmandise

Cette avidité et ces excès de l'appétit paraissent surtout sous la forme de l'ivrognerie. Tous les villageois boivent plus que de coutume jusqu'à perdre le contrôle d'eux-mêmes. Bière, bistouille et genièvre enfièvrèrent les esprits lors des obsèques du petit vacher. Dans la bonne société on recourt au vin de Madère ou au porto. Steeny, désireux de se montrer homme, s'enivre à deux reprises sous le regard goguenard de son maître.

La luxure

Ce péché de la chair, ce désir erratique des corps habite plusieurs personnages qui, bien que mariés, se laissent aller à une concupiscence animale. On le relève chez le maire comme chez le gendre du vieux Devandomme. Ginette de Néréis est connue pour sa traque des jeunes adolescents. Elle reconnaît devant Steeny, à demi-mot, qu'elle a désiré beaucoup d'hommes. Cet appétit désordonné l'a conduite à éprouver répugnance et honte. Elle se punit par la haine de son propre corps qui se confond avec celle qu'elle éprouve pour M. Ouine. La luxure chez Ginette et Arsène débouche sur l'autopunition. Au lieu d'ouvrir sur la plénitude d'un désir satisfait, elle conduit à un masochisme destructeur.

Le curé constate combien le péché de luxure attriste l'individu qui s'y livre. « Plus que l'obsession de l'impur, craignez donc la nostalgie de la pureté. Il vous plaît de reconnaître dans la sourde révolte contre le désir, la crainte entretenue depuis tant de siècles par les religions, servantes sournoises du législateur et du juge. Mais l'amour de la pureté, voilà le mystère ! L'amour chez les plus nobles, et chez les autres la tristesse, le regret, l'indéfinissable et poignante amertume plus chère au débauché que la souillure elle-même. » Cette culpabilité que voudrait gommer l'immoralisme agnostique débouche sur la punition autodestructrice.

On peut penser que Ginette s'est donné la mort en provoquant délibérément la foule hostile. Quant au maire, son ADIEU tracé sur le mur ne laisse guère de doute sur ses intentions de se suicider.

L'avarice

L'avarice apparaît d'abord comme le pouvoir inconsidéré de l'argent. Arsène, le maire, confie au docteur sa jouissance extrême d'avoir porté sur lui, à même la peau, « un portefeuille tout plein, tout rond, plein à faire péter la couture ». L'argent n'est plus un moyen de se procurer nécessités

et plaisirs futiles. Il est devenu lui-même nécessité et plaisir. « Voilà qui vous chauffe le cœur d'un homme. [...] Il avait pris ma chaleur, il était à moi comme ma peau. » Cet argent est devenu une assurance secrète contre la peur et le doute qui menacent l'éternel grand enfant.

La colère

Plusieurs personnages agissent sous l'emprise de la colère. L'une des manifestations les plus caractéristiques est celle qui saisit Steeny lorsque, rentré chez lui, il doit affronter sa vieille et sournoise ennemie, sa gouvernante anglaise. Dans un état second proche de l'ivresse, il déchaîne sa violence meurtrière, se rue, cogne et étrangle. Puis il n'a plus de souvenir de sa furie sauf une « tache noire » qui flotte au fond de sa conscience. La colère est bestiale, fait surgir un vieux fond instinctif mauvais et brutal. Elle aussi est homicide.

L'envie

L'envie est le vice le plus couramment partagé, il prend la forme du désir mimétique. Ainsi le maire affublé de son nez hypertrophié voudrait être un anonyme : « Faut-il découvrir à soixante ans passés qu'on n'est pas comme les autres, scandale des scandales, effroyable **damnation** des imbéciles ! »

Steeny incarne à l'inverse l'autre forme de l'envie : ce désir d'originalité à tout prix qui est la forme d'une jouissance effrénée de la vie. Au sortir de l'enfance, il a rejeté son idéalisme et ses héros livresques, aidé dans ce travail de destruction par le mercantilisme et la trivialité de ceux qui ont exploité le premier conflit mondial. Il est devenu un jeune fauve prêt à tout dévorer, prêt à se renier pour vivre, comme Mouchette, une existence hors du commun. Son programme de vie, est celui d'un chasseur. « La vie pour nous, ça ne doit pas être un but, c'est une proie. Et pas une seule, des milliers et des milliers de proies, autant que d'heures. Il s'agit de n'en rater aucune, avant la dernière, la dernière des dernières, celle qui nous échappe toujours ».

La jalousie chez la fille Devandomme est sans doute une forme de l'envie. Hélène n'est pas jalouse des nombreuses passades de son mari. Elle apprécie comme au premier jour les restes d'affection qu'il lui prodigue au retour de ses équipées nocturnes. Mais une certaine nuit, celle du meurtre du vacher, Eugène est rentré trempé et l'a repoussée. La police est venue recueillir le témoignage de l'épouse. Depuis « l'espèce d'étau qu'elle sent autour de sa poitrine, nulle force au monde ne le desserrera plus. Son amour est perdu, soit, mais elle le fera payer cher. » Dans son esprit, s'est insinuée, lancinante, l'idée de la mort, non comme une expiation ou une punition, mais comme la consommation ultime et désespérée de cet amour. Sous le regard apitoyé du père, la jalousie de la fille ou sa forme de désespoir amoureux paroxystique ne peut que devenir meurtrière.

Au-delà de ces péchés capitaux, parce qu'ils sont la porte d'entrée de tous les autres, Fenouille vit quotidiennement la haine, la méchanceté, les lettres anonymes, la médisance ou la calomnie.

Bernanos montre particulièrement la méchanceté latente et sournoise du village à l'œuvre lorsque les soupçons de la police qui font suite aux allégations du maire se portent sur le braconnier Eugène Demenou. Demenou est-il coupable du crime dont l'accuse la montrer comment a vite fait de désigner un coupable à la vindicte populaire en présentant le marginal comme un bouc émissaire facile.

Ce roman est donc lourd de deux homicides, de plusieurs tentatives de meurtre et de plusieurs morts violentes. Il faudrait enfin relever la pédophilie dont ont été probablement victimes Ouine et Daisy. Elle perturbe gravement leur existence d'adulte et les conduit à entrer dans la spirale infernale de la transmission du Mal. Bernanos met sans doute en scène la mise en garde évangélique⁷.

L'Antéchrist⁸ anonyme

Cet enfer qui va advenir porte un nom, M. Ouine. L'imposteur, le faux sage, l'observateur gourmand des turpitudes humaines pourrait donc être une figure de l'Antéchrist. Avec ce roman Bernanos nous fait entrer dans les derniers temps. Le professeur révèle au prêtre, réputé spécialiste ès âmes et péchés, l'origine de la sanie universelle. Sa vision est purement pascalienne, janséniste en quelque sorte : « D'autant qu'il n'y a pas de malheur des hommes, monsieur l'abbé, il y a **l'ennui**. Personne n'a jamais partagé l'ennui de l'homme et néanmoins gardé son âme. **L'ennui** de l'homme vient à bout de tout, monsieur l'abbé, il amollira la terre. » La prophétie qui clôt son discours est en train de se réaliser. « La dernière disgrâce de l'homme, fit-il, est que le mal lui-même l'ennuie. » Ici, le terme « disgrâce » doit être compris dans son sens fort, la perte de la grâce divine. Bernanos fait encore sien cet aphorisme de Pascal : « Tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu ».

Le secret de M. Ouine semble être celui d'exister par la projection des pensées des personnes rencontrées comme si le professeur se nourrissait de la vie d'autrui. Cette forme de vampirisme est clairement décrite comme d'essence démoniaque. « Je vais vous dire, mon cœur : comme d'autres rayonnent, échauffent, notre ami absorbe tout rayonnement, toute chaleur. Le génie de M. Ouine, voyez-vous, c'est le froid. Dans ce froid l'âme repose. » Ce froid est d'ailleurs explicitement désigné comme le contraire de l'amour.

Continuité

Pourtant, entre ces deux romans à la tonalité si différente, il existe un fil d'Ariane qui guide le lecteur attentif. La thématique du Mal procède d'une analyse constante.

⁷ « Mais, si quelqu'un scandalisait un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendît à son cou une meule de moulin, et qu'on le jetât au fond de la mer. » Matthieu 18, 6

⁸ L'Antéchrist est un concept du christianisme lié aux épîtres de saint Jean. Il désigne un imposteur, un groupe ou une organisation qui tenterait, dans les derniers temps, de mettre en place un culte opposé à celui de Jésus.

Les mots « Antéchrist » et « Antéchrists » n'apparaissent que cinq fois dans la [Bible](#), dans deux des trois épîtres de l'apôtre Jean :

« Petits enfants, c'est la dernière heure, et comme vous avez appris qu'un antéchrist vient, il y a maintenant plusieurs antéchrists : par là nous connaissons que c'est la dernière heure. » Première épître de Jean, 2:18

« ... et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu, c'est celui de l'antéchrist, dont vous avez appris la venue, et qui maintenant est déjà dans le monde. » Première épître de Jean, 4:3

Le terme semble s'adresser à un individu qui remplace l'adoration du Christ par une fausse adoration, une incarnation de Satan, un fils de Satan, ou un être humain placé sous la domination de Satan.

Les structures de péché

Les hommes inconsistants

Les hommes que Mouchette doit affronter se rejoignent en étant des **illusions** d'hommes. Non seulement ils sont falots, lâches, derrière leur apparence de force ou de réussite, mais encore ils appartiennent sans le savoir à la cohorte obéissante des sectateurs de Satan. Ils ont abdiqué leur révolte déclarée contre l'ordre établi (qu'ils confondent semble-t-il avec Dieu) dans un gris conformisme auquel n'échappe même pas leur désir impur. Ils ont habillé leur péché médiocre de grands mots d'esprits forts.

Antoine Malorthy vitupère les « bondieusards », exerce sa tyrannie domestique « Car il n'entendait pas qu'on plaisantât sur le droit conjugal, le seul que certains libérateurs du genre humain veulent absolu ». Son cœur est rempli d'envie. « Depuis vingt ans, il avait fait ce rêve d'être un jour le rival du châtelain ». C'est de plus un tyranneau domestique abruti par l'alcool : « Pour beaucoup de niais vaniteux que la vie déçoit, la famille reste une institution nécessaire, puisqu'elle met à leur disposition, et comme à portée de la main, un petit nombre d'êtres faibles, que le plus lâche peut effrayer. Car l'impuissance aime refléter son néant dans la souffrance d'autrui. »

Cadignan, l'aristocrate dégénéré, perpétue moins le droit de cuissage de ses ancêtres que l'abandon à une nature paresseuse et gourmande. Il se donne l'illusion d'exister dans un parasitisme roublard et patelin.

Gallet, le médecin-député, abrite derrière une prétendue science un égoïsme vicieux et retors. Mouchette n'est pour lui qu'une aventure, il aime en elle le plaisir qu'elle lui procure avec son goût de jeunesse et de fruit défendu. Il n'est pas question pour lui de connaître plus avant l'étrangeté de sa maîtresse pas plus que de devenir le « complice non de l'acte, mais du secret » de l'adolescente.

Tous donc méprisent les femmes et fuient leurs responsabilités. Bernanos, à la manière d'un moraliste, traque le vice caché derrière les apparences : il semble que tous soient mus par **l'orgueil originel**. En creux, leur nature profonde est d'appartenir au troupeau des bien-pensants qui cachent leurs fredaines sous le masque de la respectabilité. Bernanos n'éprouve aucune sympathie pour cette médiocrité vertueuse ou pécheresse proche de la mort.

Bernanos, à la manière d'un Zola, va démonter l'engrenage de la causalité infernale. L'histoire de Mouchette est la démonstration d'un déterminisme tragique. Tout commence avec le matérialisme paternel. Mouchette a voulu échapper à l'étouffement de son milieu : « c'est là qu'elle s'est lassée d'attendre on ne sait quoi, qui ne vient jamais, la petite fille ambitieuse [...] Si Germaine, ou celles qui la suivront demain, pouvaient parler, elles diraient : « À quoi bon s'engager une fois dans votre bon chemin, qui ne mène nulle part ?... » Tel semblait né pour une vie paisible, qu'un destin tragique attend. Fait surprenant, dit-on, imprévisible... Mais les faits ne sont rien : le tragique était dans son cœur. » Sa rébellion adolescente n'a pas trouvé de modèle à la hauteur de son désir désordonné de se distinguer. Elle a cru naïvement que Cadignan mettrait de l'extraordinaire dans sa vie. En tout cas, elle jette un défi à la société. Mouchette est ensuite victime comme Emma Bovary de la lâcheté de ses amants.

Dans *Monsieur Ouine*, le braconnier Eugène Demenou chasse tous les gibiers y compris les femmes sans jamais s'engager dans ses aventures, il laisse dériver son mariage malgré l'affection pour son épouse.

Le maire de Fenouille, l'ancien brasseur Arsène, est un bon vivant à l'appendice nasal hypertrophié dans sa forme comme dans les sensations qu'il lui procure. Le médecin a identifié que ce nez difforme était chez lui « un des organes du plaisir ». De fait le premier magistrat est un amateur invétéré de jeunes filles. Se voyant dans sa vieillesse comme un cochon, il est pris d'une frénésie pour étriller sa vieille peau. Finalement, le maire est prisonnier du scientisme médical qui

le félicite de ses cures naturelles mais lui interdit ainsi la libération par l'aveu. La sollicitude du docteur ne fait que réveiller le doute fondamental qui taraude le magistrat municipal : « même ceint de l'écharpe tricolore, toujours le gros garçon avide et craintif, pareil à un marmot géant. »

Ouine apparaît comme un personnage informe, rond et grassouillet, lisse, bonhomme, complaisant. Pour Steeny, « L'épatant, c'est qu'on peut l'imaginer dans n'importe quelle conjoncture vraie ou fausse, vulgaire ou inouïe, tragique ou comique, absurde – il se prête à tout, il se prête à tous les rêves. » Ouine est une **illusion**. Ouine apparaît comme une apparence et son contraire. Ce personnage informe peut être modelé au gré de son interlocuteur. Sa plasticité est étonnante.

Réalisme, scientisme, matérialisme, optimisme

Dans les deux romans, Bernanos règle ses comptes avec un certain nombre d'idéologies. Dans le prologue du *Soleil*, Bernanos dénonce deux valeurs illusoire : le réalisme et l'optimisme qui ne peuvent rendre compte de l'humanité blessée et du mystère du Mal. Le réalisme est une vision horizontale de la nature humaine. Bernanos, le mystique et le polémiste, considère crûment que « Le réalisme, c'est la bonne conscience des salauds ».

De l'optimisme, il dira plus tard dans *Les Grands Cimetières sous la lune* : « [il] m'est toujours apparu comme l'alibi sournois des égoïstes, soucieux de dissimuler leur chronique satisfaction d'eux-mêmes. Ils sont optimistes pour se dispenser d'avoir peur des hommes, de leur malheur. »

Réalisme et optimisme sont ici deux armes démoniaques pour échapper au nécessaire combat.

Bernanos réserve un sort particulier au matérialisme dans *Le Soleil* : « Car si loin qu'un esprit vulgaire puisse atteindre, et quand même on imaginerait qu'au travers des symboles et des apparences il a quelquefois touché le réel, il faut qu'il n'ait point dérobé la part des forts, et qui est moins la connaissance du réel que le sentiment de notre impuissance à le saisir et à le retenir tout entier, la féroce ironie du vrai. » L'ironie du vrai est à comprendre dans son sens premier : le vrai est une expression antiphrastique du réel, le réel signifie le contraire de ce qu'il est censé représenter, le réel est un obstacle au passage à la surréalité ou au surnaturel. Le matérialiste est un myope. C'est bien cette démarche herméneutique que nous propose *Monsieur Ouine* : les faits sont obscurs en eux-mêmes. Ils doivent être interprétés, le lecteur doit prendre le risque d'une signification à construire au-delà du réel.

Le psychologisme critiqué chez les médecins et dans l'Église moderne

Bernanos s'est contenté dans le prologue naturaliste du *Soleil* de livrer une analyse conforme aux canons de son temps pour pouvoir mieux la dénoncer dans la partie suivante. Il nous prévient d'ailleurs : « Les sentiments les plus simples naissent et croissent dans une nuit jamais pénétrée, s'y confondent ou s'y repoussent selon de secrètes affinités, pareils à des nuages électriques, et nous ne saisissons à la surface des ténèbres que les brèves lueurs de l'orage inaccessible. C'est pourquoi les meilleures hypothèses psychologiques permettent peut-être de reconstituer le passé, mais non point de prédire l'avenir. Et, pareilles à beaucoup d'autres, elles dissimulent seulement à nos yeux un mystère dont l'idée seule accable l'esprit. » L'essentiel est donc invisible. Le réalisme psychologique est un leurre.

Le docteur Malépine de *Monsieur Ouine* est un scientifique obtus. Il accable le maire dont il cherche à soigner la culpabilité diffuse par des explications physiologiques et des traitements superficiels. Il est vrai que pour ce pseudo-savant l'âme n'existe pas. Il provoque ainsi une mutilation irréversible de la nature humaine chez le malheureux édile qu'il conduit au désespoir. « Vous faites du scrupule, mon cher, comme beaucoup de vieux pécheurs, au tournant de la soixantaine. Bref, il y

a quelque chose qui ne va pas, là, au creux de l'épigastre, pas vrai ? Enfin, un peu plus bas, si vous voulez, au plexus, quoi, au siège de l'âme... Un gros reliquat d'images polissonnes pas trop faciles à éliminer désormais, du moins comme autrefois, hein ! sacré farceur ! Alors, on rêve d'innocence, de pureté, de rachat – que sais-je ? des bêtises. Un vicieux est toujours idéaliste, retenez ça, mon bonhomme... » Tout est affaire d'humeurs, de chimie, de physiologie. Ce qu'on appelle l'âme n'est qu'une émanation de la matière.

Au cours d'une ultime rencontre chez le maire, le prêtre accuse la médecine et son psychologisme d'être la cause des maux actuels. En niant le surnaturel, le scientisme va faire naître des monstres inconnus dont le maire est un signe avant-coureur : « J'aurais voulu seulement expliquer que le pauvre n'a désormais plus de mots pour nommer ce qui lui manque, et si ces mots lui font défaut, c'est que vous les lui avez volés. »

Bernanos critique le scientisme et le rationalisme qui ont contaminé jusqu'à l'institution ecclésiale, selon les propos de l'abbé Menou-Segrais : « – Ah ! mon petit enfant ! Les nigauds ferment les yeux sur ces choses ! Tel prêtre n'ose seulement prononcer le nom du diable. Que font-ils de la vie intérieure ? Le morne champ de bataille des instincts. De la morale ? Une hygiène des sens. La grâce n'est plus qu'un raisonnement juste qui sollicite l'intelligence, la tentation un appétit charnel qui tend à la suborner. À peine rendent-ils ainsi compte des épisodes les plus vulgaires du grand combat livré en nous. L'homme est censé ne rechercher que l'agréable et l'utile, la conscience guidant son choix. Bon pour l'homme abstrait des livres, cet homme moyen rencontré nulle part ! De tels enfantillages n'expliquent rien. Dans un pareil univers d'animaux sensibles et raisonnants il n'y a plus rien pour le saint, ou il faut le convaincre de folie. »

Sabiroux, dans la seconde partie, est l'exemple de ces prêtres incapables de comprendre l'itinéraire de Donissan. Prisonniers de leur tiède modération et de leur vision réaliste, ils voient en Donissan au mieux un esprit enfiévré, un être rustre prisonnier des superstitions passées. Férés de sciences psychologiques, ils ont en partie évacué la notion de péché. Ils ne voient plus que des fautes surgies de l'animalité humaine, déniaient en pratique la responsabilité et la liberté de l'homme qui refuse son statut de créature. Moralistes conventionnels, ils ne perçoivent plus les aspects épiques du combat surnaturel.

Toutes ces idéologies ont en commun qu'elles produisent la **perte du sens du péché**, en niant la personne de Satan.

Le conformisme gris

Dans ces romans, Bernanos a rassemblé quelques thèmes qui lui sont chers pour montrer les voies ordinaires du péché. Le troupeau humain inconscient, lâche, affairiste, plus soucieux d'honorabilité que de rigueur morale pactise sans cesse avec le Mal au point de créer des structures de péché. Les âmes engourdies, anesthésiées par l'indifférence, nivelées par l'agnosticisme ne se rendent plus compte qu'elles s'enfoncent vers le néant.

La révolte de la jeunesse

Ce monde étriqué, écœurant est rejeté par la jeunesse. L'écrivain catholique se sent bien plus proche de Mouchette qui, dans sa révolte et son désordre revendiqués, se révèle bien vivante : « À seize ans, Germaine savait aimer (non point rêver d'amour, qui n'est qu'un jeu de société)... Germaine savait aimer, c'est-à-dire qu'elle nourrissait en elle, comme un beau fruit mûrissant, la curiosité du plaisir et du risque, la confiance intrépide de celles qui jouent toute leur chance en un coup, affrontent un monde inconnu, recommencent à chaque génération l'histoire du vieil univers. Cette petite bourgeoise [...] attendant le moment d'oser, et de vivre. Aussi hardie que possible pour imaginer ou désirer, mais organisant toutes choses, son choix fixé, avec un bon sens héroïque. »

Steeny est un cousin de Mouchette : à l'orée de sa vie adulte, il recherche une existence autrement exaltante que l'éducation anglaise étouffante que lui dispensent sa mère et sa gouvernante. Il ne pense qu'à s'enfuir. Mais la jeunesse n'est pas innocente. Mus par la curiosité, rejetant ce qui les entoure, Mouchette et Steeny sont cruels à leur manière, Steeny surtout qui semble habité par l'esprit du surhomme.

Ces jeunes gens qui se livrent à une recherche désordonnée sont proches de Bernanos qui fut lui-même un enfant difficile. La jeunesse, à la différence de ses aînés repus, entretient encore une soif d'absolu.

La faillite des élites

La noblesse dévoyée

Dans le *Soleil de Satan*, nous rencontrons le marquis de Cadignan, noble dégénéré, incapable de tenir son rang, ruiné par ses passions futiles de chasse à l'ancienne. La seule traque qu'il pratique assidûment est celle du gibier féminin.

Jambe-de-Laine est le pendant féminin du marquis de Cadignan. La châtelaine est accusée par la rumeur publique de poursuivre les jeunes gens de ses assiduités déplacées. Médisance ou calomnie ? Il apparaît néanmoins que Ginette s'intéresse de près à Steeny sans que l'on puisse en connaître le mobile véritable. En outre, elle partage avec Cadignan l'inutilité de son existence. Sa passion à elle est la conduite effrénée de son attelage emmené par sa monstrueuse jument comme sortie de *l'Apocalypse*.

Les médecins bornés

Le *Soleil* nous présente le docteur Gambillet, un jeune scientifique agnostique à l'esprit caustique, mandé par l'abbé Soubiroux pour venir examiner le curé de Lumbres

Dans *Monsieur Ouine*, c'est à « l'incurie du médecin de Fenouille » que le petit-fils Devandomme, boiteux hypersensible doit son infirmité comme Hippolyte devait la sienne à Charles Bovary. Le médecin ne réussit pas mieux avec le maire qu'il enferme dans sa culpabilité.

Le prêtre infidèle par immersion dans l'esprit du temps ou par défaitisme

Le *Soleil* montre une Église défaillante qui punit Donissan : l'abbé est soigné dans un établissement psychiatrique, puis envoyé dans un monastère pour cinq ans. Le curé est blâmé. La critique est sévère : l'Église s'est diluée dans l'esprit du monde, elle préfère rester dans de médiocres convenances plutôt qu'œuvrer au salut des âmes.

Quand Donissan doit affronter la tentation du miracle, il le fait en compagnie de son confrère le curé de Luzarnes, l'abbé Sabiroux, ancien professeur de sciences physiques et « prêtre cartésien ». Ce dernier se veut mesuré, observateur extérieur. Il est sur la réserve face au succès de ce prêtre crotté. Il est « un malheureux qui défend son préjugé, son repos, sa vanité, ses raisons de vivre. »

Ainsi le clergé n'échappe pas à la critique bernanosienne. Dans *Monsieur Ouine*, la première dérobade du prêtre est enregistrée lors de l'agonie d'Anthelme, quand, sollicité pour extrémiser le

mourant, « M. l'abbé Doucedame n'a pas cru devoir en courir le risque... ». Ensuite le prêtre commet une autre faute en remettant à M. Ouine les lettres anonymes qui dénoncent sa vie personnelle dans son ministère. Bien que ces courriers ne concernent que lui, il trahit symboliquement le secret de la confession ou la confiance absolue qu'un fidèle, même calomniateur, est en droit d'attendre d'un prêtre. Cet abbé, au cours de ses études au séminaire, a été si peu préparé à affronter le monde sécularisé que lui aussi renonce au surnaturel comme à une illusion. Ce clerc souffre de sa solitude et pêche contre l'Esprit dans son manquement à la vertu d'espérance : il ne croit plus que ce monde défiguré par le péché est sauvé par le sacrifice christique, que Dieu a déjà vaincu le Mal et la mort. Il est désespéré par l'abandon de sa paroisse. Bernanos, le poilu chrétien anticlérical, le fait désertier. Le pauvre prêtre refuse le combat, abandonne le service des âmes. A sa manière, par son *non serviam*, il rejoint Satan. Son refus démobilisateur non seulement ne crée pas le choc salutaire dans sa paroisse, mais la conduit à un déchaînement de forces maléfiques.

Les intellectuels trompeurs et irresponsables

Saint-Marin

La fin du *Soleil de Satan* met en scène Antoine Saint-Marin⁹, l'académicien délétère. L'écrivain est venu par curiosité rendre visite au saint et sans doute chercher un sujet pour un prochain ouvrage. Le prétendu esprit fort, qui n'est en fait que vil, cache une « crainte sordide de la mort ». Il recherche des émotions esthétiques consolatrices et surtout un apaisement de libertin couard.

« L'illustre vieillard exerce, depuis un demi-siècle, la magistrature de l'ironie. Son génie, qui se flatte de ne respecter rien, est de tous le plus docile et le plus familier. S'il feint la pudeur ou la colère, raille ou menace, c'est pour mieux plaire à ses maîtres, et, comme une esclave obéissante, tour à tour mordre ou caresser. Dans la bouche artificieuse, les mots les plus sûrs sont pipés, la vérité même est servile. [...] Aussi bien qu'une fille instruite et polie par l'âpre expérience du vice, il sait que la manière de donner vaut mieux que ce qu'on donne, et, dans sa rage à se contredire et à se renier, il arrive à prêter chaque fois au lecteur un homme tout neuf. » Saint-Marin est à l'image de la grande Prostituée de l'*Apocalypse*. C'est un zéléteur de Satan en direction des intellectuels car le démon est « le suborneur subtil, avec sa langue dorée... Sur ses lèvres, les mots familiers prennent le sens qu'il lui plaît, et les plus beaux nous égarent mieux. »

M. Ouine : La sagesse frelatée et la curiosité maligne

M. Ouine, quant à lui, se voudrait nietzschéen, au-delà du Bien et du Mal : « il se rappelait n'avoir jamais réellement détesté qu'une contrainte, celle dont le principe était en lui, la conscience du bien et du mal, pareille à un autre être dans l'être, – ce ver. »

⁹ La critique a voulu voir dans Saint-Marin une charge contre Anatole France, académicien lui aussi et écrivain ondoyant, anticlérical dont l'oeuvre a été mise à l'index.

C'est aussi un sadique délicat, une âme qui s'ausculte sans concession, mais sans désir de s'améliorer non plus : « je me méfie de la pitié, monsieur, elle exalte en moi des sentiments plutôt vils, une démangeaison de toutes les plaies de l'âme, un affreux plaisir. »

Détaché, d'une **curiosité** toujours insatisfaite, le vieux professeur distille une certaine sagesse désabusée, une médiocrité scrupuleuse et complaisante. Ouine est d'abord un regard qui se repaît des misères de la condition humaine blessée, un anthropologue ou plutôt un entomologiste satanique. Sous son regard réducteur, l'homme devient un insecte bizarre et trop prévisible. Ce n'est pas pour rien qu'il est collectionneur méticuleux, qu'il observe, dissèque avec une neutralité jouisseuse. Lors de sa visite au curé, il avoue cette **curiosité** impure et envie les pouvoirs du prêtre dans le sacrement de pénitence : « il n'y a ici que vous et moi qui nous intéressions aux âmes. [...] Il conviendrait peut-être mieux à mon caractère, à mon état, de dire : à la vérité des êtres, à leurs mobiles secrets. »

Ouine est comme l'œil de la conscience à qui rien n'échappe, mais qui ne renvoie nul jugement. Ouine est dans l'indifférence criminelle, dans la non-assistance à humanité en danger, c'est un voyeur absolu dans la mesure où il contemple sans relâche le néant ou le péché. Nulle révolte en lui. Il a pactisé définitivement avec le mensonge. Ouine est un maître d'erreur qui ne croit plus au dépassement de soi, à la générosité, à la vocation surnaturelle de l'homme. Avec lui, l'homme est réduit à une nature d'insecte. L'ancien professeur nie en pratique la présence secrète d'un Dieu bon, d'une providence bienveillante. Il en est arrivé à admettre que la nature profonde de l'homme est le Mal, non pas le péché qui sous-entendrait l'existence d'un Bien au besoin inaccessible, simplement la petitesse, l'effondrement intérieur, des relations humaines ordinaires désespérantes. Ouine est fasciné par cet univers boueux et glacial qu'il croit dominer en le pensant prévisible selon sa connaissance dévoyée.

Ouine est ténébreux, décadent, pervers. Dans le fond, comme Faust, Ouine est jaloux de la jeunesse, il espionne Steeny pour tenter de lui arracher son secret, il cherche à l'attirer, à le séduire. Ne pouvant retrouver le feu et l'audace du jeune homme, il va saccager l'innocence, tenter de pervertir ce qui lui échappe. À Steeny qui s'émerveille des forces de vie qui s'éveillent en lui, le vieil enseignant entonne une ode sulfureuse à la Mort, il met ses talents de pédagogue au service d'un enseignement délétère. « Je vous apprendrai à l'aimer [...]. Elle est si riche ! L'homme raisonnable reçoit d'elle ce que la crainte ou la honte nous retient de demander ailleurs, et jusqu'à l'initiation du plaisir. Retenez ceci, Philippe : vous l'aimerez. Un jour même viendra où vous n'aimerez qu'elle, je le crains. Si ma modeste petite chambre, dans sa nudité, vous paraît douce, c'est justement qu'elle y est présente ; vous vous y êtes blotti dans son ombre, à votre insu. » Sa contemplation du Mal l'a conduit à cet amour contre-nature pour son propre anéantissement. Ouine est le poison de l'esprit dans l'inversion des valeurs.

Le roman se termine à la manière de *Micromegas* sur un doute sardonique. Ouine est une page blanche. Sa vie n'aura laissé aucune trace. Le professeur clôt son énigmatique existence sur cette sentence curieuse : « Je suis vide [...] Je me vois maintenant jusqu'au fond, rien n'arrête ma vue,

aucun obstacle. Il n'y a rien. Retenez ce mot : rien ! » L'ambiguïté est double. M. Ouine est une « outre pleine de vent » aux propos inconsistants, mais il se présente aussi comme un affamé qui a besoin de remplir son creux intérieur de nourritures terrestres autant que de l'enviable jeunesse de son admirateur. Ainsi se révèle M. Ouine, le voyeur, la forme moderne du vampire, qui nourrit son vide intérieur de la vie cachée d'autrui, de sa **curiosité** infernale. « Je désirais, je m'enflais de désir au lieu de rassasier ma faim, je ne m'incorporais nulle substance, ni bien, ni mal, mon âme n'est qu'une outre pleine de vent. Et voilà maintenant, jeune homme, qu'elle m'aspire à mon tour, je me sens fondre et disparaître dans cette gueule vorace, elle ramollit jusqu'à mes os. »

Le Mal apparaît curieusement sous cette forme d'implosion, de trou noir. L'enfer est bien cet écroulement éternel de l'âme en elle-même, cette existence voulue et créée pour l'éternité qui ne peut plus exister.

A l'heure de sa mort, Ouine a la lucidité effroyable de l'athée indifférent ou de l'intendant qui est allé enterrer son talent¹⁰ : « Il n'y a eu en moi ni bien, ni mal, aucune contradiction, la justice ne saurait plus m'atteindre, – je suis hors d'atteinte – tel est probablement le véritable sens du mot perdu. Non pas absous ni condamné, notez bien : perdu¹¹, – oui, perdu, égaré, hors d'atteinte, hors de cause. » La méchanceté de M. Ouine réside bien dans son **indifférence amoraliste**.

Sa profession de foi finale est celle du **singe de Dieu** : « La **curiosité** me dévore, [...] Telle est ma faim. Que n'ai-je été curieux des choses ! Mais je n'ai eu faim que des âmes. Que dire, faim ? Je les ai convoitées d'un autre désir, qui ne mérite pas le nom de faim. Sinon une seule d'entre elles m'eût suffi, la plus misérable, je l'eusse possédée seul, dans la solitude la plus profonde. Je ne souhaitais pas faire d'elles ma proie. Je les regardais jouir et souffrir ainsi que Celui qui les a créées eût pu les regarder lui-même, je ne faisais ni leur jouissance ni leur douleur, je me flattais de donner seulement l'imperceptible impulsion comme on oriente un tableau vers la lumière ou l'ombre, je me sentais leur providence, une providence presque aussi inviolable dans ses desseins, aussi insoupçonnable que l'autre.[...] Avec quelle jubilation j'entrais dans ces modestes consciences, si peu différentes d'aspect, si communes. [...] La sécurité de ces âmes était entre mes mains, et elles ne le savaient pas, je la leur cachais ou découvrais tour à tour. Je jouais de cette sécurité grossière comme d'un instrument délicat, j'en tirais une harmonie particulière, d'une suavité surhumaine, je me donnais ce passe-temps de Dieu, car ce sont bien là les amusements d'un Dieu, ses longs loisirs... Telles étaient ces âmes. Je me gardais de les changer, je les découvrais à elles-mêmes, aussi précautionneusement que l'entomologiste déplie les ailes de la nymphe. Leur Créateur ne les a pas mieux connues que moi, aucune possession de l'amour ne peut être comparée à cette prise infaillible [...] D'une pâte vulgaire, j'ai fait une bulle de savon – plus légère, plus impalpable – ces gros doigts que vous voyez là ont réussi cette merveille. » Ouine

¹⁰ Parabole des talents Matthieu 25,14-30

¹¹ Psaumes 1:6 Car le Seigneur connaît le chemin des justes, mais **le chemin des méchants se perd**.

se veut un démiurge, il imagine Dieu comme un spectateur de sa création, un esthète décadent. Sa démiurgie consiste quand même à s'affranchir de la réalité épaisse que le potier divin façonne patiemment et amoureuxment. Lui reste dans l'illusion facile et fugace. Ouïne qui ne s'est pas engagé dans le combat surnaturel a l'intuition finale de sa vacuité : « N'ai-je été qu'un regard, un œil ouvert et fixe, une convoitise impuissante ? »

Les signes de l'infestation infernale

La montée inexorable des eaux

Ces pécheurs ont peu à peu fait de la Terre le royaume du Mal. Bernanos utilise plusieurs thématiques pour le décrire. Ce qui n'était qu'esquissé dans *Le Soleil de Satan* est bien plus développé dans *Monsieur Ouïne*.

Le Mal est d'abord symbolisé par les **eaux mortes et impures**. Ce coin de terre est arrosé par des pluies froides et abondantes. On ne peut s'empêcher d'y voir une allusion au Déluge de la *Genèse*, lorsque la Terre pécheresse est punie par la montée des flots. Les sols et les murs sont gorgés d'eau. Le château de Ginette qui abrite M. Ouïne, mais aussi l'église, suintent un liquide glacial et mortuaire. Cette humidité entretient une atmosphère putride, favorisant moisissures et salpêtre¹². Le pouvoir de nuisance de ces eaux cachées est immense. Elles corrompent et délitent les bâtiments, elles sont sans doute à l'origine de la tuberculose de M. Ouïne. Notons que le corps du professeur frappé d'hydropisie est envahi et ballonné par ces liquides impurs.

Un monde de boue

Le mal est ensuite évoqué par la boue résultant de ces eaux qui se mélangent à la terre. Cette glaise imbibée présente tous les attributs du péché :

- la succion ou l'attraction irrésistible,
- la glissade ou l'abandon à la tentation,
- la maculation ou l'impureté morale.

C'est au moment où le curé refuse d'exercer son service pastoral qu'il glisse au cimetière et souille son surplis. Bernanos puise largement dans la symbolique de la *Genèse*. Dans ce livre, Dieu crée l'homme à partir d'un peu de poussière. A aucun moment, cette terre n'est mélangée à de l'eau. L'homme originel n'est que terre et souffle divin¹³. La boue est donc une image de l'homme défiguré par le péché, de l'homme qui a laissé entrer en lui le Mal. Mais on peut aussi avancer une autre explication. Dans la *Genèse*, Dieu sépare les eaux de la terre. Il opère une œuvre de différenciation pour aboutir au chef-d'œuvre de la création, l'homme. Quand Bernanos insiste sur la boue, il pense au chaos qui précède la constitution de l'univers. La boue est ainsi un retour à l'avant indistinct. Le Mal est le chemin inverse de l'acte créateur, il est inversion des valeurs, mélange, **confusion**.

Avec la boue, Bernanos nous invite à regarder cette terre qui devient menaçante, ces sols qui dissimulent un danger sournois et omniprésent. Cette eau glaciaire qui remonte est qualifiée de funèbre ou mortuaire. Ces exfiltrations ont été en contact avec les morts. Bernanos n'évoque pas l'au-delà chrétien rempli d'espérance, mais plutôt les fantômes païens qui viennent inquiéter les vivants. Ces morts appartiennent plus à un univers primitif magique qu'au monde surnaturel. Il est curieux de noter que cette terre du Nord n'engendre ni vie ni récolte, mais pourriture et mort.

¹² On peut comprendre que, par association d'idées, le curé qui est désolé de la mort spirituelle de sa paroisse noyée par les eaux maléfiques adresse au docteur agnostique une mise en garde métaphorique : « L'heure viendra cependant où, dans un monde organisé pour le désespoir, prêcher l'espérance équivaldra tout juste à jeter un charbon enflammé au milieu d'un baril de poudre. » En effet le salpêtre entre dans la composition de la poudre noire.

¹³ Adam signifie être humain (de adamah, terre, sol).

La boue est ainsi le signe de cette fermentation souterraine que Bernanos note à plusieurs reprises.

Les marques de l'enfer : Illusion et curiosité

Dans le *Soleil*, Bernanos définit la subversion satanique : « ce **délire de la connaissance** qui perdit la mère des hommes, droite et pensive, au seuil du Bien et du Mal. **Connaître pour détruire, et renouveler dans la destruction sa connaissance et son désir – ô soleil de Satan ! – désir du néant recherché pour lui-même, abominable effusion du cœur !** » Le péché originel prend sa source dans le dévoiement de la connaissance¹⁴, dans la connaissance pour la connaissance, dans la connaissance sans charité. Ce désir de connaître qui a perdu sa finalité, celle de la rencontre de la créature avec son créateur, s'est désincarné, est devenu irresponsable en se muant en une simple **curiosité** qui n'engage plus la personne. Le soleil de Satan est une **illusion de la connaissance** qui s'arrête aux apparences, rêve de domination et ne va plus au cœur. Cette connaissance est devenue pur divertissement et non plus don de soi.

Dans *Monsieur Ouine*, cette analyse est encore plus poussée. L'univers de *M. Ouine* est le monde des **apparences**, de **l'illusion**. Le lecteur peut avoir l'impression que Bernanos se désintéresse de son intrigue policière, qu'il ne cherche pas à répondre aux énigmes dont il a parsemé le récit. En fait, si ces questions restent en suspens, c'est que, dans ce monde illusoire, la vérité des âmes ne nous est pas accessible.

Le personnage éponyme s'est imposé dans la bonne société parce « qu'il donne l'impression d'une rare puissance de soi, d'une incalculable force psychique ». *M. Ouine* **envoûte** inexplicablement. Le portrait que trace de lui Jambe-de-Laine est paradoxal. *M. Ouine* est une vivante énigme. En effet le premier sentiment évoqué par Mme de Néréis est celui d'une solide haine : « Nous le haïssons ici comme la mort. » Mais immédiatement et dans le même élan, elle exprime une sollicitude toute maternelle : « Hélas ! il a tant besoin d'être protégé, servi : sa naïveté est extraordinaire, passe toute mesure. Il ne fait rien par lui-même, aussi désarmé qu'un enfant. Servi, voilà le mot. Aveuglément servi, – honoré, servi à l'égal d'un dieu. Son caprice dispose de nous. Car, pour sa volonté, n'en parlons pas. Il n'a pas plus de volonté qu'un enfant. »

Cet être est énigmatique aussi en ce qu'il semble se situer en dehors du Bien et du Mal. Le curé de l'endroit n'a jamais pu obtenir de lui « une parole pour ou contre la religion ». C'est que *M. Ouine* signifie celui qui ne dit ni oui ni non. Voilà un homme qui ne s'engage pas, un **pur spectateur du théâtre mondain**. « Je suis devenu un homme simple, très simple, je ne calcule plus. Après un certain nombre d'expériences inutiles – qui de nous n'a cherché la brebis perdue, rapporté l'agneau sur ses épaules ?... – je n'irai plus au-devant de rien. Comme ces gelées vivantes, au fond de la mer, je flotte et j'absorbe. Nous vous apprendrons ce pauvre secret. »

Le vieil enseignant passe son temps à relire d'anciennes lettres d'élèves, à espionner Steeny, à envier cette jeunesse qui le fuit et qu'il n'a su faire fructifier quand il en était encore temps : « ah ! c'était bien là l'image que j'ai caressée tant d'années, une vie, une jeune vie humaine, tout

¹⁴ Ce terme de connaître, issu du latin populaire *cognoscere*, signifie à la fois découverte intellectuelle et charnelle. Ainsi, dans la *Bible*, il permet de désigner entre autres les relations conjugales entre un homme et une femme. Bernanos s'inscrit dans cette tradition d'une connaissance qui recherche l'intimité et se veut responsable d'autrui.

ignorance et tout audace, la part réellement périssable de l'univers, seule promesse qui ne sera jamais tenue, merveille unique ! [...] une vraie jeunesse est aussi rare que le génie, ou peut-être ce génie même, un défi à l'ordre du monde, à ses lois, un **blasphème**. Un blasphème. [...] Quand tout s'altère, se corrompt, retourne à la **boue** originelle, la jeunesse seule peut mourir, connaît la mort. » Ouïne est un tiède, un envieux. Au moment où Steeny est prêt à tout abandonner pour suivre le maître, le lecteur attentif peut percevoir une réécriture démoniaque des appels apostoliques dans les *Évangiles*. Là où le Christ appelle à tout quitter pour le suivre, là où le disciple reste attaché au divin maître qui a les paroles de vie éternelle, Ouïne, qui vient de séduire, refuse le disciple, l'abandonne à sa quête devenue sans objet.

Confusion et désordre

Avec *Monsieur Ouïne* surtout, Bernanos contemple ce monde vain et trop prévisible, voué à la confusion et au désordre. Le récit en est écrit tout d'une traite, sans partie ni chapitre. Il se déroule au moyen de scènes successives où paraissent toujours un ou plusieurs personnages : pas de longues descriptions, seulement des bribes de vie saisies sans que le lecteur ne puisse déterminer une intention claire. C'est une diégèse hachée, désarticulée aux ellipses fréquentes. Cette technique d'écriture correspond au projet d'évoquer le Mal à partir de l'ambiguïté, de l'obscurité, des énigmes, des mots piégés, de l'incohérence générale qui en résulte. Bernanos utilise en particulier les portraits successifs et contradictoires des personnages qui se jugent les uns les autres. Le Mal est bien dans cette opacité, ce désordre, cette confusion.

Les conséquences du péché : solitude et désespoir

Ces deux romans contiennent entre autres des meurtres commis au moyen d'armes de chasse par des femmes. Il est intéressant de noter leur aspect contre nature car ils sont perpétrés par des femmes qui au lieu de donner la vie infligent la mort par **désespoir**.

Au bout du péché, il n'y a que le désespoir, la folie, et la tentation du suicide. Infidèle à sa vocation, l'homme se précipite vers un enfer personnel, une mort de l'âme dans une **solitude** désespérante. « En somme, depuis des jours, le village barbotait dans son crime, chacun pour soi, chacun pour son compte ». Le Mal est un bouillon de culture éminemment toxique qui, de plus, isole les individus. Satan, le maître d'illusion, par l'aveuglement sur les fins dernières¹⁵, mène l'homme au mieux vers des apparences trompeuses et stériles, au pire vers l'autodestruction, dans tous les cas vers l'insatisfaction plus ou moins cruellement ressentie.

Dans *Monsieur Ouïne*, on peut considérer de même que Jambe-de-Laine et le maire sont acculés au suicide. Le malheureux Arsène se récuré la peau et raconte ses aventures abjectes à son épouse qui voudrait bien lui pardonner mais se trouve écœurée par l'étalage de ces obscénités. Ce sentiment de culpabilité se confond avec son hyperesthésie olfactive : « D'ailleurs, tout le monde pue, les hommes, les femmes, les bêtes, la terre, l'eau, l'air que je respire, tout, – la vie entière pue. » Cette pestilence universelle a son origine au cœur de l'homme, voilà ce qu'a compris indistinctement le maire : « À mon âge, on devrait pouvoir curer sa mémoire ; juste comme tu cures ton puits, tout pareil. La vase qui sèche au soleil, plus de secrets. Mes secrets, j'en veux plus de mes secrets, ma fille ! » Sa recherche d'un salut possible dans une confession publique échoue

¹⁵ L'homme ne peut trouver son bonheur qu'en Dieu, mais au prix d'un combat spirituel exigeant au cours de son existence terrestre.

lamentablement lors des obsèques sous les quolibets de ses concitoyens. Le malheur du maire est de croire que ses fautes sont impardonnables et d'être considéré comme un malade par son entourage. Lorsque le curé lui propose de l'absoudre après l'avoir entendu en confession, il décline la proposition par fatalisme, méfiance et incapacité à assumer sa vie passée.

Le Mal dans *Monsieur Ouine* n'est pas à proprement parler le contraire du Bien comme dans *Sous le Soleil de Satan*. Dans cette oeuvre, le Mal est l'absence. S'il reprend du *Soleil de Satan* son aspect glacial, le vide et la solitude, on ne le voit pas dans son travail de conquête subversive. Ici nous avons affaire à la perte du sens du surnaturel, à une **désespérante solitude**, à un **abandon** terrifiant. L'homme y apparaît orphelin, perdu, errant dans les ténèbres extérieures, absolument abandonné y compris par Satan, « Le diable, voyez-vous, c'est l'ami qui ne reste jamais jusqu'au bout... » Bernanos affirme en creux une vision eschatologique profonde : à la fin des temps, au Jugement dernier, le Mal retournera au vide dont il est issu car le Mal est essentiellement le non-être. La vision finale du roman est significative. Le personnage s'efface progressivement sous le suaire qui le recouvre jusqu'à perdre sa consistance : « Alors Mme Marchal a rabattu le drap, exactement comme on ferme une enveloppe, et le visage du professeur de langues paraît s'enfoncer doucement, doucement, non pas au creux de l'oreiller, mais dans une matière invisible où il a été pris tout à coup, [...]. Cette masse prend peu à peu, d'ailleurs, la couleur de l'argile, semble durcir à l'air, au point que la clarté de la lampe se refuse à en épouser les contours. Seul, le nez qu'allonge démesurément le creux des orbites, l'affaissement des muscles de la face, reste vivant d'une vie désormais sans cause et sans but, ainsi qu'une petite bête malfaisante. »

Dans ce monde délétère existe-t-il un salut possible ?

Au-delà de la compulsion naïve du nettoyage ou du badigeon, des apparences que l'on veut sauvegarder, existe-t-il une voie de salut pour l'homme qui exsude son angoisse ? Le poète du Vendredi saint laisse poindre une aurore pascalle dont la lumière est ténue.

La communion des saints

La première réponse réside dans le dogme de la communion des saints : tous les événements de nos existences apparemment étanches convergent vers une rencontre providentielle. Ainsi la pécheresse Mouchette doit-elle croiser la route du combattant de Dieu marqué par ses combats avec le Malin. Les mérites du prêtre pourront racheter l'âme de l'enfant perdue et l'arracher *in extremis* aux griffes de son maître.

Le saint, on l'aura compris, ne vise pas la sainteté pour lui-même. Bernanos souligne la dimension communautaire du salut. Dans le *Soleil*, il montre quelle solidarité surnaturelle existe entre les êtres. Si Mouchette est en partie la victime d'une ascendance pécheresse, elle peut être aussi appelée au salut par les mérites de Donissan. Pour être orthodoxe, il faudrait affirmer qu'il n'existe qu'un seul Rédempteur, Jésus-Christ, qui a racheté l'humanité par sa Passion, mais que tout le Bien produit par les hommes est associé au sacrifice de la croix pour le rachat des péchés. Bernanos qui n'est pas un théologien suggère ce mystère par un raccourci de romancier. Son intuition est celle d'enjeux surnaturels qui dépassent les individus. Les âmes sont solidaires dans le bien comme dans le mal¹⁶. *Le Soleil* illustre cette maxime du cardinal John Henry Newman : « une âme qui s'élève élève le monde ». Bernanos veut montrer que dans l'ordre surnaturel notre responsabilité dépasse notre seule personne.

¹⁶ Dans le *Journal d'un curé de campagne* (1936), il expose le versant maléfique de la solidarité spirituelle humaine : « Il y a une communion des saints, il y a aussi une communion des pécheurs. Dans la haine que les pécheurs se portent les uns aux autres, dans le mépris, ils s'unissent, ils s'embrassent, ils s'agrègent, ils se confondent, ils ne seront plus un jour, aux yeux de l'Éternel, que ce lac de boue toujours gluant sur quoi passe et repasse vainement l'immense marée de l'amour divin. »

La sainteté

La deuxième réponse réside dans l'appel à la sainteté personnelle. Cet appel passe par le refus de la compromission. Le *Soleil* est une réflexion sur la sainteté véritable, dans le dépassement du désespoir pour atteindre à la paix armée¹⁷.

Satan est le signe d'élection de la sainteté. En effet il réserve ses ruses, ses tourments moraux, ses doutes ravageurs, ses angoisses désespérantes, ses tentations les plus subtiles à ceux que Dieu a appelés à aller plus loin dans le don de leur personne.

La sainteté est d'abord la réponse libre et entière d'une personne qui a discerné un appel divin à servir autrui : « Vous n'ignorez pas ce qu'elle est une vocation, un appel. Là où Dieu vous attend, il vous faudra monter, monter ou vous perdre. »

Elle est ensuite la longue et patiente fidélité quotidienne à cet appel. Pour Bernanos, Donissan n'est pas saint parce qu'il réalise des prodiges (où Satan d'ailleurs trouve un terreau propice à ses ruses) mais parce qu'il continue, quoi qu'il en coûte, à remplir les obligations de son ministère, comme fréquenter le confessionnal jusqu'à l'épuisement et jusqu'au dégoût. La sainteté est simplement la présence de Dieu dans une âme qui accepte de l'accueillir. Tout le combat spirituel réside dans le renoncement à sa propre volonté désordonnée pour entrer dans le dessein de Dieu, pour faire sienne cette volonté, ce qui suppose un discernement éclairé par la prière. La sainteté n'est pas affaire de miracles, de sensationnel, de dons extraordinaires qui font courir les foules. Elle est une humble ascèse intérieure. La sainteté est d'ordre surnaturel, elle n'est acquise qu'à l'heure de la mort quand est prononcé le dernier oui.

Le saint rejoint le « Soleil de Dieu » et tourne le dos au « soleil de Satan ». Les fruits immédiats de la sainteté sont la paix et la joie.

Une telle conception s'accompagne forcément d'un rejet de la perfection. Donissan peut chuter, il n'en reste pas moins en marche vers l'accomplissement de sa vocation. Incarné, il existe par ses actes, mais il n'est pas réductible à ses actes. Donissan, qui a reçu le don de lire dans les consciences, voit, dans une certaine mesure, les âmes selon le regard divin qui « scrute les reins et les cœurs ». Il peut découvrir les intentions, les pensées secrètes, les ramifications personnelles et familiales qui donnent un sens à ces actes ou qui exonèrent plus ou moins la responsabilité morale, alors même que la personne n'en a pas clairement conscience.

Bernanos enseigne donc une mystique déroutante dans ses extrêmes. Ce chemin de crête entre les abîmes infernaux est totalement étranger à la religiosité officielle saint-sulpicienne marquée par ses manuels d'oraison fades, stéréotypés. Bernanos ironise « sur ces prières ostentatoires, [cette] détestable chimie des bouquets spirituels, [...] ces larmes de théâtre ». La sainteté est virile, forte, en même temps qu'elle est compassion délicate et respectueuse. Bernanos cultive l'austérité de la sainteté, son héroïsme tragique.

La sainteté, selon Bernanos, consiste à connaître comme Dieu. Dieu connaît avec charité et pitié, « non pas cette pitié qui n'est que le déguisement du mépris ». Satan connaît avec **curiosité**. Satan vise la concupiscence ou le pouvoir, il cherche à connaître pour détruire. Dans l'ordre surnaturel, il veut choisir l'infini sans Dieu, il nie ou veut abolir l'image de Dieu dans l'homme. À l'opposé, connaître selon Dieu, c'est s'engager dans une relation interpersonnelle responsable. « La charité des grandes âmes, leur surnaturelle compassion semblent les porter d'un coup au plus intime des êtres. La charité, comme la raison, est un des éléments de notre connaissance. » Le saint est celui qui veut le bonheur de ceux qui lui sont confiés, celui qui connaît pour libérer non pour asservir, qui pratique dans cette connaissance « l'effervescence, l'expansion, la dilatation de la charité. » La sainteté, c'est se conformer au Christ serviteur, reconnaître et accepter en soi le travail « de la

¹⁷ *Si vis pacem, para bellum*

souffrance efficace, purificatrice » de la croix. Dans sa prosopopée, Donissan proclame : « Toute belle vie, Seigneur, témoigne pour vous ; mais le témoignage du saint est comme arraché par le fer. » Ainsi Dieu ne ménage pas ceux qu'Il aime en les appelant au renoncement total.

Cette conception virile, militante et compassionnelle de la sainteté apparaît bien dans les circonstances de la mort du saint de Lumbres. Emporté par une angine de poitrine, signe clinique de son épuisement, de son angoisse et surtout de son don total, il décède droit, tétanisé par la crise dans l'attitude fière du combattant, mais aussi dans le cri de révolte filial à l'égard du Père céleste, le confessionnal en guise de lit.

Le combat de l'esprit d'enfance

Cette réponse personnelle à l'appel à la sainteté s'incarne dans les vertus du combat de l'esprit d'enfance. Dans le personnage de Donissan, Bernanos a incarné plusieurs valeurs qui lui sont chères et qui le caractérisent.

Citons en premier lieu l'**esprit de pauvreté** qui est une liberté à l'égard des biens matériels et des conformismes de toutes sortes. Donissan dédaigne le confort des biens matériels. Ce détachement est souligné dans sa tenue négligée, usée, dans ses souliers sans forme, son grabat, sa soupente nue... Mais Donissan est surtout un « pauvre d'esprit ». Rien n'illustre mieux cette attitude que l'affirmation qu'il « attendait ». Donissan est prêt pour toutes les aventures, il est à l'écoute d'un éventuel appel. La pauvreté d'esprit est une attente, une disponibilité, une ouverture. Donissan est celui qui est humble et se voit vide, alors Dieu peut venir l'habiter.

La valeur la plus marquante et la plus originale reste cependant l'**esprit d'enfance**. Bernanos s'est approprié cette vertu évangélique¹⁸. Cet esprit d'enfance est caractérisé par une connaissance désintéressée et naturelle. L'enfant entre sans *a priori* en relation avec le monde qui l'entoure. Il peut se livrer tout entier à son émerveillement. Dans ce roman, l'enfant accède naturellement au surnaturel, il perçoit au-delà des apparences. Le don de lire dans les consciences procède de cet esprit d'autant plus que la réalité qu'il lui est donné de contempler lui paraît infiniment plus vraie que celle à laquelle accèdent les seuls sens. De même il ne conduit à aucun orgueil. L'enfant est enfin celui qui fait confiance, qui attend tout de ceux qui lui ont donné la vie. Les enfants sont les pères de ce monde car, sans leur enthousiasme, leur idéalisme, il ne se produirait rien de nouveau.

Donissan manifeste les trois vertus théologiques présentes naturellement chez le jeune enfant : la foi (ou confiance), l'espérance et la charité. Sa vie est marquée par la compassion, le souci d'autrui, la remise confiante entre les mains de Dieu, la certitude qu'il obtiendra les biens spirituels promis. Au début de la première partie, il sait qu'il aura les grâces nécessaires pour surmonter l'épreuve, qu'il ne sera pas tenté au-dessus de ses forces. Il s'agit donc pour lui de renouveler ses oui quotidiens avec confiance. Cependant Satan va le faire trébucher en subornant son espérance. La suite du roman devient alors la lutte pour ne pas sombrer dans la damnation du désespoir, le combat de l'esprit d'enfance pour restaurer l'espérance.

Donissan se sent trop souvent seul devant l'Adversaire. « Tout en lui et hors de lui porte le signe de la colère. » Il doit expurger cette force destructrice pour retrouver la confiance surnaturelle de l'enfant. Il doit accepter « d'obéir comme l'enfant dont les petites mains font de grandes choses qu'il ignore ». Jusqu'à la fin une part de lui-même est dans le reproche. Aussi Satan n'a-t-il aucune difficulté à corrompre la joie et l'espérance du prêtre. Il faut quarante ans à Donissan pour entrer définitivement dans sa sainteté, à l'heure de sa mort. Cette accession se produit au moment où il prononce son oui définitif, où il accepte ce qu'il ne comprend pas, où il remet sa vie en toute confiance entre les mains du Père.

¹⁸ « Laissez les enfants, ne les empêchez pas de venir à moi, car le Royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. » Matthieu 19,13-15

Bernanos colore cette vertu évangélique d'un ajout qui lui est propre : celui de la générosité et de l'héroïsme, on pourrait dire de l'esprit chevaleresque. Donissan devient le preux qui affronte sans relâche les forces des ténèbres. Malgré la peur, il ne refuse pas l'affrontement au péril de sa vie et de son salut. Les exigences de la vie spirituelle sont décrites en termes de combat.

Monsieur Ouine a aussi son enfant intercesseur bien caché au cœur du récit. Le salut possible est représenté par un enfant estropié. En effet, le seul être angélique est Guillaume, le petit-fils Devandomme, épuré par son infirmité. Il joue le rôle de l'ingénu habité par l'esprit d'enfance qui prophétise et juge ce monde. Dans sa candeur, il émet des paroles de feu à l'encontre de Philippe qui ne s'est guère apitoyé sur la disparition d'Anthelme. : « Oh ! Steeny, mon petit Steeny, je vous ai vu l'autre nuit, en rêve, cloué par le milieu de la poitrine sur un rocher aride, une espèce de muraille flamboyante, un mur de sel et, avant que j'aie pu seulement prononcer un mot, vous m'avez crié : « Non, non, reste là, ne bouge pas, laisse-moi », absolument comme si vous étiez déjà **damné**. » Cette vision d'un moderne Prométhée foudroyé dans Sodome et Gomorrhe est rejetée par celui qu'elle est chargée d'avertir si bien que l'on peut affirmer que Steeny irait à sa perte éternelle sans l'intercession de son ami : « Tu m'embêtes. [...] tu sais nos conventions, je fonce droit devant moi, toujours. Si la vie n'est qu'un obstacle à forcer, je la force, je sortirai de l'autre côté tout écumant, tout sanglant. Et toi, tu me suis, mais de loin, nous te verrons déboucher à ton tour, portant le poids de mes péchés. Enfin tu es mon âme, fiche-moi la paix, notre salut c'est ton affaire... »

Conclusion

Bernanos a tôt découvert que l'enfer guettait les « âmes femelles », celles qui refusent le combat spirituel et s'enfoncent dans une inconsciente mollesse. « J'ai juré de vous émouvoir, d'amitié ou de colère, qu'importe ! », s'exclamera-t-il dans la *Grande Peur des bien-pensants*.

Bernanos est ému jusqu'à la moelle par cette hégémonie du Mal, par sa subtilité, par les correspondances qu'il rencontre en chacun de nous. Aussi a-t-il décidé une fois pour toutes de refuser la compromission. Cette décision fonde son acte d'écriture. Il affirme le rôle sacerdotal de l'écrivain. Au dilettantisme, au divertissement pascalien, à la vanité de Saint-Marin, il oppose « [le] sacrifice, sort honorable, envié par les militaires. » L'esprit d'enfance confronté à la terrible épreuve de la guerre a trouvé sa vocation dans l'engagement littéraire au service du combat spirituel. Contre ceux de l'arrière qui pactisent avec le Mal, Bernanos a choisi « l'esprit de l'avant ». Il a rejoint ceux qui ont accompli leur métier avec panache, les représentants de cette nouvelle jeunesse sacrifiée qui a abandonné les nourritures vaines et frelatées du vieil agnosticisme épique.

Dans ces deux romans, il s'agit donc pour Bernanos d'éveiller les esprits et les cœurs à la vie surnaturelle. Dans son dernier essai, la *France contre les robots* (1946), il a résumé son propos en une formule décisive : « On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure. »

Dans les quinze ans qui séparent les deux récits, Bernanos est devenu plus pessimiste. Il a changé de stratégie dans son désir de réveiller les consciences.

Dans cette évocation de la vie d'un saint, Bernanos entend redonner toute sa vigueur à la tragédie de la destinée humaine condamnée à disparaître à la suite de la faute du premier couple au jardin d'Éden, mais rachetée par l'incarnation et la Passion du Christ. Il a composé un roman métaphysique vital, vrai et terriblement incarné afin de « rendre naturel le surnaturel. » Le surnaturel révèle que l'humanité ne serait pas tant vouée à la mort qu'à la damnation si Dieu, dans sa tendresse, n'avait envoyé son Fils pour la sauver. *Sous le Soleil de Satan* éclaire sur les périls mortels qui guettent l'âme avec un lyrisme sombre en forme de litanie lugubre. Il tente d'exorciser l'omnipotence satanique.

Si le *Soleil* pratique l'argumentation directe, *Monsieur Ouine* recourt à l'argumentation indirecte. Bernanos est passé de la polémique au réalisme visionnaire, du récit épique fantastique à la chronique.

Le dernier « roman » de Bernanos, celui qu'il a porté pendant dix ans, est une œuvre déconcertante car elle semble relever de plusieurs genres différents : roman d'investigation psychologique, récit sociologique, roman policier, conte pour adultes... De fait Bernanos y fourvoie son lecteur en le lançant sur des pistes qu'il abandonne en cours de route. Tout semble fonctionner selon le principe de l'énigme comme si Bernanos cherchait à inventer une forme de narration nouvelle dans la littérature occidentale : une gigantesque parabole labyrinthique dans laquelle le lecteur persévérant est invité à trouver un sens caché. Bernanos y dépeint à plat un village possédé par le Mal. Mais le point de vue surnaturel n'apparaît quasiment plus, l'œuvre sacrificielle de la sainteté est gommée. Ainsi le lecteur est-il entraîné vers les terres froides du désespoir dans une lente descente vers l'inanité et l'enfermement infernal. *Monsieur Ouine* devient une espèce de récit contemplatif glacial sur le vide terrifiant de la civilisation moderne. Bernanos semble espérer un sursaut vital devant tant de désolation.

Avec *Monsieur Ouine*, Bernanos, plus pessimiste que jamais, peint l'avènement du monde moderne déjà esquissé dans *Sous le Soleil de Satan*. « L'heure vient où sur les ruines de ce qui reste encore de l'ancien ordre chrétien, le nouvel ordre va naître qui sera réellement l'ordre du monde, l'ordre du Prince de ce Monde, du prince dont le royaume est de ce Monde. » Bernanos rappelle la vision johannique : « Le Verbe était la vraie lumière qui, en venant dans le monde, illumine tout homme. Il était dans le monde, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas reconnu. Il est venu dans son propre bien, et les siens ne l'ont pas accueilli. »

Pour nous, lecteurs modernes, Bernanos reprend la tradition du nécessaire combat exprimé à la perfection par un auteur du XVI^e siècle, le militaire Ignace de Loyola, qui dans ses *Exercices spirituels* proposait la méditation des « deux étendards ». Le chrétien authentique doit choisir son camp et persévérer, il appartient à une Église militante. Fidèle au divin maître, il doit participer à la passion christique par ses choix quotidiens. Le vrai chrétien, aujourd'hui comme hier, doit être enfant de lumière, se comporter en enfant de lumière, quand le modernisme voudrait réduire le christianisme à une idéologie.



This document is licensed under the Attribution-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France license, available at <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>.